Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy availabla for filming. Features of this copy which may be bibliographically uniqua, which may alter any of tha images in tha raproduction, or which may significantly change tha usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur examplaire qu'il lui a été possibla de se procurer. Las détails de cet examplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image raproduita, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normala de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couvertura de coulaur
- [ ] Covars damaged/ Couvertura endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couvartura restaurée at/ou pelliculée
- [ ] Covar title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques an couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de coulaur (i.a. autre qua blaue ou noira)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with othar material/ Relié avec d'autras documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliura serrée peut causer de l'ombra ou de la distorsion le long da la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within tha taxt. Whenevar possible, these hava bean omittad from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le taxte, mais, lorsque cala était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages da couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages rastored and/or laminated/ Pages restaurées at/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continua
- [ ] Includes index(es)/ Comprand un (des) index

Title on haader taken from:/ La titre da l'an-tête proviant:

- [ ] Titla page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de dápart de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentairas supplámentair…

This item is filmed at tha reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X ✓		20X		24X		28X		32X

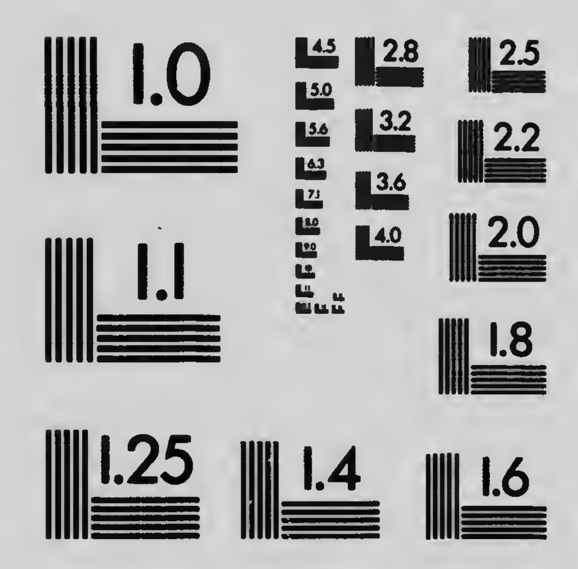
1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





LES

PIRATES DE LA SAVANE

Drame à grand spectacle en 5 actes et 6 tableaux

PAR

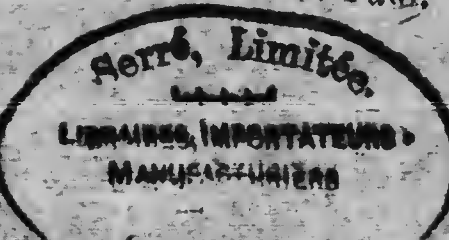
MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué

Arrangé spécialement pour les Cercles
de jeunes gens

PAR

J. G. W. McGOWN, Avocat

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
256, rue Saint-Paul.



PERSONNAGES.

Andrès, métis, brave chasseur..............
Jonathan, riche voyageur américain.......
Th. Pivoine, jeune Français à la recherche de la fortune............................
Ribeiro, chef des Pirates, neveu d'un riche planteur mexicain...................
Paul Bérrad, artiste bohème par nature....
Vargas, serviteur de Ribeiro, ami d'Andrès.
Ramon, lieutenant de Ribeiro..............
Juanez, lieutenant de Ribeiro..............
Jules, ami de Bérard et de Pivoine.......
Piquito, aubergiste........................
Officier de marine, Américain.............
Tolobos, pirate...........................
Fernand, enfant de 6 à 8 ans..............

Amis, Pirates, Vaqueros, Marins. Un garçon, un mendiant, un commissionnaire, un guide.

Premier acte, à Paris ; les autres au Mexique.

No 1370

LES PIRATES DE LA SAVANE.

ACTE 1er—1er TABLEAU.

(Un quai de la cité.—A gauche, premier plan, un café-restaurant avec auvent, tables et tabourets. Premier plan à droite, un bureau de tabac.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, AMIS, *puis* UN GARÇON de café, *puis* JONATHAN.

(Jules est assis près d'une table et écrit au crayon sur un morceau de papier.)

JULES (*s'interrompant*).—Oui, mes amis, Théo-ore Pivoine, l'espoir de la pharmacie française, enonce à ses bocaux, à ses simples, à ses sang-ues et à sa patrie, il quitte Paris ce soir, il va se aire gambusino, chercheur d'or... il part pour Amérique du Sud.

UN AMI.—Ah bah !...

JULES.—En bon camarade, il nous paie à dî-ner ; il se croit déjà millionnaire et m'a chargé e faire le menu, il m'a donné carte blanche, et ous voyez, je la noircis.... Je demande trois ourras pour Dodore Pivoine !

LES AMIS.—Hourra ! hourra ! hourra ! (*Un indi-idu qu'à son costume excentrique on reconnaît pour n yankee, entre, s'arrête au cri des jeunes gens et*

se met à crier comme eux en agitant son chapeau.)

JONATHAN.—Hourra !

JULES. — Hein ! Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ?

JONATHAN.—Oh ! vous devez être des compatriotes à moi !

JULES. — C'est possible, monsieur, d'où êtes-vous ?

JONATHAN. — Je suis Américain, de l'Etat de New-York.

JULES.—Moi, je suis Français, de la commune de Nanterre. Nanterre et New-York, ça se touche.

JONATHAN. — Vous criez hourra... vous me trompez... Holà ! garçon !

LE GARÇON (*entrant*).— Voilà, voilà ! Il faut quelque chose à monsieur ?

JONATHAN. - Oh ! non... rien... rien pour moi ...mais un verre de rum pour mon coachman qui stationne là, au coin du quai.

LE GARÇON.—Un petit verre ?

JONATHAN.—Oh ! oui ; un grand petit verre... Payez-vous. (*Il lui donne de l'argent.*)

LE GARÇON (*rendant la monnaie*). — Diable ! monsieur soigne son cocher !...Monsieur l'a pris à l'heure, bien sûr ? (*Il sort.*)

JONATHAN.—Oh ! oui, à l'heure depuis quinze jours.

TOUS (*riant*).—Depuis quinze jours !

JONATHAN.—Oui.

JULES.—Ah ! je comprends, monsieur a voulu voir Paris en détail.

JONATHAN.— Non. Quand on a vu New-York, on a vu ce qu'il y a de plus beau dans tout le monde.

JULES (*riant*).—De plus beau... pour un Américain.

JONATHAN.— —Je suis venu en France à cause d'un petit pari. J'avais gagé 500 dollars.

JULES (*cherchant*).—500 dollars.

JONATHAN.—Deux mille cinq cents francs... que le *Frankiin*, qui est américain, gagnerait de vitesse le *Robert Peel*, qui est anglais... et je suis parti avec le *Franklin*.

JULES.—Pour voir par vous-même s'il arriverait le premier ?

JONATHAN.—Oh ! oui ! puis le *Franklin* était chargé pour mon compte.

JULES.—Ah ! monsieur fait le commerce.

JONATHAN.—Oh ! oui.

JULES.—De coton.

JONATHAN.—Oh ! non, de jambons... Les jambons de New-York sont les plus beaux de tout le monde.

JULES.—C'est convenu.

JONATHAN. — Le *Franklin* se comportait très bien, nous étions en avance, toujours... mais tout à coup le chauffeur nous crie qu'il manque de charbon.

JULES.—Il avait trop chauffé.

JONATHAN.—Oh ! oui... nous ne marchions plus... Le *Robert Peel* nous rattrape, nous dépasse. L'Amérique était battue par l'Angleterre !

JULES.—Diable !

JONATHAN.—Oh ! je pensais à me pendre !

JULES.—Vraiment ?...

JONATHAN.—Oh ! oui, j'y pensais beaucoup... quand je vois le *cook* qui taillait un de mes jambons pour la collation...

JULES.—Ça vous rattache à la vie...

JONATHAN.—Oh ! oui.

JULES (*riant*).—Vous vous en faites servir une tranche ?

JONATHAN.—Oh ! non.

JULES.—Deux, alors ?

JONATHAN.— Oh ! non... pas du tout... Je me souviens que le jambon brûlé donne une chaleur d'enfer.... je crie au chauffeur : Prenez mes jambons ! brûlez-les... brûlez la cargaison, brûlez le navire, brûlez tout, mais arrivez, by gosh, arrivez. On fait ce que je dis, on jette les jambons par brassées dans les fourneaux, nous repartons comme une flèche, nous rattrapons le *Robert Peel*, nous le dépassons en criant : *All right! all right!* et nous le gagnons au Havre de deux heures trente-sept minutes trente-trois secondes.

JULES.—Vous aviez dû brûler pas mal de jambons ?

JONATHAN.—On avait brûlé tout.

JULES.— Diable !... et vous en aviez pour...

JONATHAN.— Deux cent cinquante mille francs !

JULES. — Bigre ! vous avez perdu 250,000 frs !

JONATHAN.—Oui, mais j'ai gagné mon pari.

JULES.—De 2,500 francs. (*A part.*) Bonne spéculation.

JONATHAN.— L'Amérique a battu l'Angleterre ! ...En débarquant, j'étais si content, si content, que j'ai manqué mourir.

JULES.—De joie ?

JONATHAN. Oh ! oui et d'un coup de sang... Quand je suis revenu à moi, on m'a assuré que je serais mort, si un médecin qui se trouvait là par hasard ne m'avait pas saigné tout de suite. Je voulais reconnaître ce petit service, mais le médecin n'était pas de la ville et venait de prendre le train allant à Paris... Je ne voulais pas avoir été sauvé pour rien, je résolus de courir après mon sauveur... En arrivant ici, j'ai acheté l'almanach des 500,000 adresses ; j'ai pris un fiacre

et je me suis mis à la recherche de mon docteur. J'ai déjà vu 783 médecins ; j'ai payé 228 heures de voiture, monté 5717 étages, et... je n'ai pas trouvé mon homme.

JULES. — Avez-vous au moins un indice pour le reconnaître ! L'avez-vous vu ?

JONATHAN. — Oh ! non... quand j'ai rouvert les yeux, il était déjà parti, mais on m'a donné son signalement : cheveux courts, moustache noire, redingote de velours, pantalon à la cosaque, et chapeau chocolat. Oh ! je le trouverai ! je le trouverai ! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, *moins* JONATHAN, *puis* DODORE.

JULES (*riant*). — Voilà un signalement de médecin !... Mais cet original nous a fait oublier notre carte... (*Relisant des yeux.*) Ma foi, elle est complète... Garçon ! garçon !...

LE GARÇON. — Voilà ! voilà !

JULES. — Porte ce menu au chef et fais mettre six couverts dans le salon bleu.

LE GARÇON. — Bon !

DODORE (*arrivant*). — Non ! sept.

TOUS. — Bonjour, Dodore !

JULES. — Sept couverts, dis donc, qui est-ce qui prendra la septième place ?

DODORE. — C'est Paul Bérard, mon ami Paul Bérard ?

JULES. — Notre ami à tous.

DODORE. — Il a étudié la médecine pendant que j'étudiais la pharmacie.

UN AMI. — Nous avons fait notre droit ensemble.

JULES. — Nous étions tous les deux à l'atelier de Cogniet. C'est bien le plus drôle de corps...

pouvant arriver à tout, il change de route juste au moment de toucher au but. Pouvant être à son choix avocat ou médecin, il s'est fait peintre. Mais après six mois de leçons chez Cogniet, il nous quitte pour aller faire des études dans la forêt de Fontainebleau. Au bout de quinze jours nous recevons de lui une lettre datée d'Alger, il nous annonçait qu'il allait suivre en amateur l'expédition de Kabylie. Quel drôle de garçon !.. depuis quand est-il revenu ?

DODORE. — Depuis tout à l'heure. Je l'ai rencontré par hasard. Je l'ai invité ; comme vous pensez bien, il a accepté. Je l'attends à six heures, et je vais faire servir. (*Il entre au restaurant.*)

JULES. — Il n'arrivera pas aujourd'hui à six heures, car il est six heures dix.

BÉRARD (*paraissant dans le costume indiqué par Jonathan*).—Six heures cinq à la tour de l'Horloge.

TOUS.—Bérard !

SCÈNE III.

BÉRARD, JULES, AMIS.

BÉRARD (*leur donnant la main à tous*). — Cinq minutes de retard... C'est de l'exactitude pour un homme écrasé.

TOUS.—Ecrasé !

BÉRARD.— Non, j'exagère... Renversé... par un fiacre, voilà qui est humiliant. On a voulu arrêter le véhicule qui courait toujours malgré les cris et les gesticulations d'un brave monsieur qui était dedans et qui voulait se précipiter pour venir à mon secours sans doute. Pendant ce temps, je me suis relevé, et, pour échapper à la foule qui

s'amassait déjà, j'ai pris ma course d'un autre côté ! et me voilà !... Vous allez me demander comment moi, Parisien, je me mets sous les fiacres..... Je vous dirai que j'ai un peu perdu l'habitude de la grande ville, et puis je m'étais amusé sottement à regarder un petit mendiant... et les enfants m'ont toujours porté malheur.

JULES.—Bah !

BÉRARD.—Vous allez voir si je n'ai pas le droit de détester ces jolis petits animaux-là.

JULES. — Le droit ? comment ? que veux-tu dire ?

BÉRARD.—Le dîner n'est pas prêt ? non, puisque Dodore n'est pas là.

JULES.—Eh bien ! en l'attendant, prenons un verre de madère et causons. (*Ils s'asseyent autour d'une des tables.*)

BÉRARD. — Lorsque je sortis du collège, je n'avais plus pour famille qu'une tante mariée depuis 20 ans ; désespérant d'avoir jamais d'autre héritier que moi, cette bonne tante me promit de me faire son légataire universel, à la condition que je serais avocat... La veille du jour où j'allais passer ma thèse, je reçus une lettre d'elle, où elle m'annonçait qu'après 20 années de ménage, le ciel avait enfin béni son union et qu'une fille lui était née... Cette fille-là me déshéritait net... Là-dessus j'envoyai le code à tous les diables... Vous le voyez... un enfant m'a ruiné et tout à l'heure encore un enfant a failli me faire écraser. Comprenez-vous que je les déteste ?

JULES.—Ma foi, oui.

BÉRARD.—Je dois ajouter pourtant que ma tante me fit un petit legs de 10,000 fr... 10,000 francs !... c'était au moins trois années d'existence assurée, trois années d'indépendance. J'al-

lais pouvoir faire de moi ce que je voudrais. Je me fis artiste, je me fis peintre. C'était là ma vocation, mais ce qu'il me fallait, ce n'était pas quatre murs pour atelier.. non, c'était l'espace.. c'était l'Océan et ses tempêtes, le désert et son simoun, c'était enfin la guerre et ses sublimes horreurs. Voilà pourquoi, dès que je sus tenir un pinceau, je suis parti pour l'Algérie. Là, j'ai vécu dans le désert, de la vie de l'Arabe, j'ai vécu dans les camps, de la vie du soldat... Le soldat! je l'ai vu à l'œuvre, là-bas... C'était superbe, parole d'honneur! et je ne vous parle pas seulement des corps d'élite... non... mais du troupier, si simple, si gauche même que nous appelons ici le pioupiou : devant l'ennemi, il se transforme. Ce paysan d'hier court au feu comme à une fête. Avant le combat, le pauvre garçon revoyait dans ses rêves son village, il pensait à sa mère peut-être : pendant la bataille, il ne voit plus que le drapeau, il ne songe plus qu'à la France. Ah! mes amis, j'étais parti d'ici blagueur, je suis revenu chauvin!... Là-dessus, allons dîner, car j'ai faim.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JONATHAN.

(*Au moment où Bérard se dirige vers le restaurant, Jonathan arrive tout essoufflé, conduit par un garçon qui lui montre Bérard.*)

LE GARÇON.—C'est-y là votre homme?

JONATHAN (*donne de l'argent au garçon qui s'éloigne*). — Oui, je l'avais bien reconnu de mon fiacre... voilà la redingote de velours... le pantalon à la cosaque... et le chapeau chocolat. (*Cou-*

rant à Bérard qu'il arrête.) Oh ! monsieur, dites-moi que c'est vous.

JULES.—Tiens ! l'homme aux jambons !

BÉRARD (*riant*). Attendez donc... je vous ai vu tout à l'heure, rue de la Monnaie, dans une voiture qui a failli passer sur moi. Si vous voulez me faire vos excuses, vous êtes bien bon, je ne vous en veux pas.... Serviteur.

JONATHAN. — Oh ! je vous tiens, je ne vous lâche pas ! regardez-moi bien, vous avez dû encore me voir il y a quinze jours.

BÉRARD.—Quinze jours ?

JONATHAN. — Au Havre.

JULES (*à Jonathan*).—Comment, votre sauveur..

JONATHAN.— C'est lui. Voilà le signalement.

JULES.—C'est, ma foi, vrai.

BÉRARD.—J'étais au Havre, en effet, et je vous reconnais maintenant. (*Riant.*) Vous devez porter de mes marques.

JONATHAN. — Oh ! oui, au bras gauche... un coup de lancette... c'était vous... Oh ! que je vous remercie encore !...

BÉRARD. — Mon cher monsieur ! ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est le hasard qui m'a fait passer par là. Il était temps, par exemple !

JULES.—Tu n'as pas obligé un ingrat, monsieur te cherchait partout. Il est monté, je crois, chez tous les médecins de Paris. (*Riant.*) Il allait commencer demain la banlieue.

JONATHAN.—Oh non ! le *Franklin* part demain, je pars avec le *Franklin*. Mais à présent que je tiens mon docteur...

BÉRARD.—Je ne suis pas docteur.

JONATHAN. — Ça m'est égal... je vous dois...

BÉRARD.— Rien du tout.

JONATHAN.—Comment ?

BÉRARD. — Vous pouviez m'écraser tout à l'heure, vous ne l'avez pas fait... nous sommes quittes.

JONATHAN.—Quittes! oh! non. La vie de Jonathan Rivers, de l'Etat de New-York, est quelque chose, car Jonathan Rivers vaut 2,000,000 de piastres.

JULES.—Sans compter les jambons?

JONATHAN.—Oh! oui..et je veux vous donner..

BÉRARD. — Donnez-moi la main et parlons d'autre chose. Je vous demanderais bien de me faire une petite commission.

JONATHAN.—Oh! volontiers... Laquelle?

BÉRARD. — Ne m'avez-vous pas dit que vous partiez demain pour l'Amérique?

JONATHAN.—Oh! oui....

BÉRARD. — Mais vous êtes de l'Amérique du Nord, et il s'agirait d'aller dans le Sud.

JONATHAN.—Ça m'est égal. Nous ne connaissons pas les distances là-bas; et puis, j'avais le désir d'aller dans le Sud.

BÉRARD.—A Mexico?

JONATHAN.—Précisément. J'ai un compatriote établi à Mexico, Samuel Town, banquier.

BÉRARD.—Vraiment! Eh bien, si vous le voulez, vous pouvez vous acquitter envers moi.

JONATHAN. — Je ferai tout ce que vous me demanderez.

JULES.—Tu co[illegible] quelqu'un à Mexico?

BÉRARD (*à Jonathan*). — Il s'agit de porter un médaillon... un portrait à une femme...

JULES.—Ah! mon gaillard! tu as des amours jusqu'au Mexique. (*On rit.*)

BÉRARD.—Ah! ne riez plus, mes amis.

JULES.—L'histoire est donc sérieuse?

BÉRARD. — Elle est triste! Je vous ai dit,

monsieur Jonathan, que je n'étais pas docteur, c'est vrai, je suis peintre, et j'étais allé chercher des modèles sous le ciel africain, dans la province d'Oran ; là, je m'étais lié avec un jeune lieutenant de la légion étrangère. Fernand Moralès, c'était le nom de mon nouvel ami, appartenait à une famille d'origine espagnole, fixée depuis longtemps au Mexique. Son père y possédait une fortune princière, représentée, je crois, par toute une province. Fernand était venu en France pour compléter son éducation ; à Paris, il connut une belle, honnête et pauvre jeune fille ; Fernand demanda à son père l'autorisation d'épouser celle qu'il adorait. Le vieux gentilhomme refusa de souscrire à ce qu'il appelait une mésalliance, et pour forcer son fils à revenir au Mexique, il cessa tout envoi d'argent.

JONATHAN. — Oh ! c'était mal !...

BÉRARD. — Mais Fernand put réaliser une somme assez importante pour que la mère de son enfant ne connût pas trop la gêne, et voulant ne rien devoir qu'à lui-même, il prit du service dans la légion étrangère.

JONATHAN. — Oh ! c'était bien !...

BÉRARD. — L'expédition de la Kabylie était décidée, le bataillon de Fernand allait se mettre en marche ; je résolus de le suivre en amateur. Pendant qu'on se battait, je dessinais. Un jour, en rentrant au bivouac, j'appris que Fernand avait été grièvement blessé. Je le trouvai mourant. Il venait d'écrire à son père pour lui recommander sa femme et son enfant. La lettre était partie, et comme je cherchais à lui rendre quelque espoir, il me répondit : « Je suis frappé à mort, je le sens ; je ne reverrai plus Hélène, je ne reverrai plus mon fils, mon fils si jeune encore

quand je l'ai quitté, que peut-être il ne
dera pas même le souvenir des traits de son pèr
et sur son beau visage je voyais couler de gro
larmes. Je lui proposai de faire son portrai
médaillon... Il me serra la main, et s'efforç
de sourire, il me dit : « Faites vite, car je ne po
rai pas vous donner beaucoup de séances.»
lendemain soir, il était mort.

JULES.—Oh! tu l'avais bien dit! c'est triste.

JONATHAN.— Oh! oui, triste!...

BÉRARD.—Au retour de l'expédition, je tomb
malade à Alger. Bref, six mois s'écoulèrent ava
que je pusse rentrer en France, et quand, il y
quinze jours, j'allai aux environs du Havre pou
remplir la mission qui m'avait été donnée pa
Fernand, je ne trouvai plus ni sa veuve, ni so
fils. Je courus chez le notaire du pays, qu
m'apprit qu'ils avaient été appelés tous deux pa
le vieux Moralès, qui, touché enfin de remords
avait écrit à Hélène qu'il voulait adopter, aimer
son enfant, et que s'il mourait avant de les avoir
vus, il laisserait toute sa fortune à son petit-fils,
aux termes d'un testament en bonnes formes,
déposé chez don Isidorio Collantès, à Mexico.
Hélène, après avoir longtemps hésité, s'était décidée à partir. Elle s'était embarquée au Havre sur le bateau l'*Arkansas*. Elle allait à Mexico. C'est donc à Mexico que vous remettrez à l'enfant ce médaillon, dernier souvenir de son père. Si vous faites cela, monsieur Jonathan, vous aurez accompli le dernier vœu d'un brave soldat, et c'est moi seul qui serai votre obligé, parole d'honneur.

JONATHAN.— Je le ferai.

BÉRARD (*lui donnant la main*).—Merci!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DODORE.

DODORE.— Bérard est arrivé. Très bien, messieurs, vous êtes servis.

BÉRARD.—Parbleu, M. Jonathan, il faut que je vous présente un de mes amis qui va dans le nouveau monde, à la conquête d'une mine d'or... Il part aussi demain. (*Présentant.*) M. Théodore Pivoine... M. Jonathan Rivers.

JONATHAN. — Vous dites en France, je crois, que les amis de nos amis sont nos amis. Touchez là, monsieur Pivoine.

BÉRARD.— Pour faire plus ample connaissance, dînez avec nous, sans façon. Je vous invite au nom de Dodore, qui est notre amphytrion.

DODORE.—Certainement, je.. serais flatté de..

JONATHAN.— J'accepte, mais à la condition que vous me permettrez de payer le champagne.

BÉRARD.—Accordé. Moi je paye les cigares, et je vais les choisir. Montez toujours. (*Il entre dans le bureau de tabac, à droite.*)

JULES (*emmenant Jonathan*). — A table ! Quel malheur que vous ayez brûlé tous vos jambons ! (*Au moment où ils s'apprêtent à entrer au restaurant, un mendiant pauvrement vêtu et conduisant par la main un petit garçon, paraît sur le quai.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE MENDIANT, FERNAND, *puis* BÉRARD.

(*L'enfant, poussé par le mendiant, va tendre la main à Dodore qui, sans s'occuper de lui, suit Jules, Jonathan et ses amis qui sont entrés dans le restaurant.*)

LE MENDIANT (*à l'enfant*). —Ils ne t'ont rien donné ?

FERNAND.—Non.

LE MENDIANT.—Tu n'as rien demandé peut-être?

FERNAND. Je n'ose pas. Je ne sais pas demander.

LE MENDIANT.— Quand on n'a pas de pain, il ne faut pas être si fier, mon petit.

BÉRARD (*un paquet de cigares à la main*).— Parbleu! j'ai eu la main heureuse, des puros magnifiques.

LE MENDIANT (*poussant Fernand vers Bérard*). —Va donc.

FERNAND (*à Bérard*).—Monsieur...

BÉRARD.—Hein? qu'est-ce que tu veux?

FERNAND.—La charité, s'il vous plaît.

BÉRARD.—Hum! hum!... Tiens, mon petit mendiant de la rue de la Monnaie... Tu me poursuis donc toi? (*A part.*) Aïe... aïe! il va m'arriver quelque chose, bien sûr. (*Il le regarde.*) A-t-il une jolie figure, ce petit monstre-là! (*Au mendiant.*) C'est à vous cet enfant?

LE MENDIANT.—Non, monsieur.

BÉRARD.—Vous n'êtes pas son père?

FERNAND (*vivement*).—Oh! non!

BÉRARD.—Et vous lui faites faire ce vilain métier-là?

LE MENDIANT.—Il le faut bien, monsieur..... nous avons quitté notre village d'Alsace, nous nous étions embarqués, ma femme et moi, pour aller nous établir à Valparaiso. Enfin, nous étions des émigrants, comme on dit... En route, nous avons fait naufrage... on s'est jeté pêle-mêle dans les embarcations. Au milieu de la bagarre, ma femme s'est noyée, et cet enfant a été séparé de sa mère, qui, restée sur le bâtiment naufragé, a dû périr comme ma pauvre femme... Nous

avons été recueillis en pleine mer par un bâtiment de commerce qui nous a ramenés en France.. l'enfant n'avait plus ni père ni mère. Je l'ai gardé, je le conduirai à mon pays, quand j'aurai amassé quelque argent pour faire le voyage... mais d'abord il faudra payer ce soir notre garni de la cité, et je n'ai rien, monsieur, absolument rien...

BÉRARD (*à part*). — Tout cela n'est peut-être qu'un conte... Bah ! dans le doute, je donne. (*Haut.*) Tenez, l'homme, voilà toute ma monnaie.

LE MENDIANT.—Des pièces blanches !... oh ! mais remercie donc monsieur ; grâce à lui, tu dormiras ce soir dans un bon lit...

FERNAND.—Merci, monsieur.

BÉRARD (*repoussant Fernand*). — Non, non, c'est inutile.. je ne peux pas souffrir les enfants.. Oh ! tant pis... celui-là est trop gentil... (*Il l'embrasse et entre au restaurant. Le mendiant s'est accroupi pour compter son argent.*)

DODORE (*dans le restaurant*).—A table ! à table !

BÉRARD—Voilà ! voilà ! (*Il sort.*)

FERNAND (*à part*). Oh ! c'est fini !... je ne veux plus mendier !... (*Il se met à courir du côté du quai et disparaît avant que le mendiant ait pu s'apercevoir de son départ.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉRARD *soutenant* DODORE *qui trébuche.*

DODORE.—Décidément, l'Américain a bien fait les choses... Je suis noyé de champagne... Je crois que sans toi, je n'aurais jamais pu retrouver mon domicile...

Bérard.—Moi, j'en étais sûr, et j'ai voul
faire la conduite... J'ai laissé sir Jonathan et
autres au café.

Dodore.—Mon Dieu! qu'est-ce qu'ils pourro
boire encore?

Bérard.—Mon ami Jonathan m'a fait promett
de l'attendre au pont Louis-Philippe, il ne ve
me quitter que le plus tard possible.. Tu vas ren
trer chez toi... J'allumerai un cigare et j'atten
drai ici en plein air... J'ai besoin de respirer u
peu... Il était temps pour moi de quitter la table
la tête commençait à déménager.

Dodore.—Dis donc, Bérard, je pars avec si
Jonathan... J'irai aussi au Mexique... au pay
des Incas... au pays de l'or. Oh! voilà une chose
étonnante, regarde donc... ce soir la lune est en
or....

Bérard.—Tu vois jaune, mon pauvre bon-homme... C'est drôle!... je crois que je flageole aussi... Il faisait très chaud, là-bas... puis le champagne, le bruit, les chansons... Ah! mais je ne suis pas sûr de n'être pas très gris, moi....

Dodore (*chancelant*).—Prends mon bras... je te soutiendrai....

Bérard.—Tu ne te tiens pas toi-même.. Allons, Dodore, viens te coucher... Ah! bon, je ne trouve plus ta maison, je ne vois plus ta porte... diable de champagne!... (*A Dodore qui ne bouge pas et qui a la tête baissée.*) Dodore!... ne danse donc pas comme ça, tu vas te faire arrêter...

Dodore (*fredonnant la ronde*).— Eh! youp! youp! remplissez mon verre!

Bérard.—Dodore... donne-moi du feu.

Dodore (*se fouillant.*)—Je n'en ai pas sur moi.

Bérard.—Sac à papier!.. j'ai laissé tomber mon cigare. Dodore, apporte-moi de la lumière.

Dodore.—Ah ! oui... en voilà... et fournie par le gouvernement. (*Il va chercher une lanterne qui est posée sur un tas de pavés.*) Qu'est-ce que tu veux trouver ?

Bérard.—Je ne sais plus... Mon Dieu !... que l'homme est bête quand il est gris... Tu es très bête, Dodore... (*Lui montrant la lanterne qu'il tient.*) Qu'est-ce que tu fais de ça ?...

Dodore.—Je n'en sais rien.

Bérard.—Ah ! je viens de retrouver un cigare dans ma poche... approche ton bougeoir afin que je m'allume... (*Quand Bérard approche de la lanterne, Dodore recule ; quand Dodore approche, Bérard recule à son tour.*) Ça n'ira jamais comme ça... Il faut poser ton candélabre sur un meuble... tiens ! sur la borne... elle n'a pas bu de champagne, la borne... (*Dodore va en chancelant jusqu'à la borne, au coin du pont ; arrivé là, il s'arrête. Il regarde.*)

Dodore (*effrayé*).—Bérard !... Bérard !...

Bérard. Eh bien !... quoi ?

Dodore.—Il y a quelqu'un...

Bérard.—Où ça ?

Dodore (*montrant le coin de la borne*).—Là.... au coin de la borne...

Bérard.—Quelqu'un... ça ?... C'est un tas de chiffons.

Dodore.—Du tout... c'est un enfant.

Bérard.—Un enfant ?

Dodore.—Vois plutôt...

Bérard.—Ma foi oui... qu'est-ce qu'il fait là ?

Dodore.—Il dort... Tiens, il remue, il va s'éveiller.

Bérard.—Attends donc, je le reconnais.... c'est mon petit mendiant !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND (*s'éveillant*).—Oh ! ne me faites pa de mal...

DODORE.—Il est gentil.

BÉRARD.—Tu aimes les enfants, toi... imbécile... (*A Fernand*). Voyons, pourquoi es-tu dan la rue à une pareille heure ? On ne mendie plu après minuit... c'est défendu par la police.

FERNAND.—Oh ! ne me grondez pas, monsieur.. c'est pour ne plus mendier que j'ai quitté M. Hermann ; pendant qu'il comptait votre argent, je me suis sauvé, j'ai bien couru... quand il a fait nuit, j'ai eu peur... je me suis caché là... j'ai pleuré... j'ai eu froid... puis je me suis endormi en priant pour maman....

DODORE (*ému*).—Pauvre petit !...

BÉRARD (*riant*).—Oh ! oh ! Dodore qui larmoie... Tu as le vin bien sensible, toi !...

DODORE.—Il faudrait n'avoir pas de cœur pour ne pas aimer les enfants, et j'en ai du cœur, moi !...

BÉRARD.—Il faut avoir été ruiné par eux pour ne pas pouvoir les sentir !... Eh bien ! tu restes là, toi, l'homme sensible, tu ne vois pas que ce petit grelotte...

DODORE.—Dame ! je n'ai pas de paletot à lui donner.

BÉRARD.—Hum ! pas de paletot !... si j'aimais les enfants, moi, sais-tu ce que je ferais ?.. le sais-tu ?... J'ôterais mon habit pour le jeter sur le dos de ce petit. (*Il fait ce qu'il dit.*) Enveloppe-toi là-dedans.

DODORE.—Ça lui va comme si c'était fait pour

lui. (*A Fernand qu'il conduit au banc à gauche.*) Ne marche donc pas de travers comme ça......

BÉRARD.—Ah ! bon.... il a la tête nue et l'air est humide en diable, voyons.... (*Otant sa cravate*). Viens, que je te fasse une coiffure....

DODORE.—Mais tu vas t'enrhumer.

BÉRARD.—Je le sais bien que je vais m'enrhumer. Est-ce que les enfants ne portent pas toujours malheur ? (*Il s'approche de Fernand que Dodore a assis sur le banc et il lui attache sa cravate en marmotte.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JONATHAN, JULES.

JULES.—Voici le pont Louis-Philippe.

JONATHAN.—Et voilà M. Bérard.

JULES.—Qui donc emmaillotes-tu là ?

BÉRARD.—Je ne sais pas.... C'est pour faire plaisir à Dodore qui chérit les enfants. Il chérit les enfants, Dodore... Jobard, va !...Tiens, vous voilà, vous ? Bonjour, sir Jonathan ; vous ne chantez donc plus vos airs de New-York, qui sont les plus beaux airs de tout le monde ?

JONATHAN.—Oh ! non. Je n'ai plus le cœur à la joie... Je viens de lire le journal du soir... au café.

BÉRARD.—Les jambons sont en baisse.

JONATHAN.—Oh ! ne riez pas, vous en seriez fâché tout à l'heure. Ce que j'ai lu sur le journal vous intéresse.

BÉRARD.—Moi ?

JULES.—Oui, un peu.

JONATHAN.—Oh ! beaucoup !

BÉRARD.—Vous m'étonnez. Le journal s'occupe de moi ?

JONATHAN.—Vous m'avez dit, n'est-ce pas, qu c'était sur l'*Arkansas* que la veuve et l'enfant d votre ami s'étaient embarqués ?

BÉRARD.—Oui. Eh bien !

JONATHAN.—Eh bien, monsieur Bérard, il fau que vous me demandiez un autre service. Je n'a plus besoin d'aller à Mexico pour vous. Je vous rends votre petite commission. (*Il lui rend le médaillon.*)

BÉRARD.—Pourquoi ?

JONATHAN.—Parce que je ne trouverais pas là-bas les personnes... Oh ! non.

BÉRARD.—Que leur est-il arrivé ? Parlez.

JONATHAN (*bas à Jules*).—Je voudrais bien lui annoncer ça tout doucement.

BÉRARD.—Parlez donc.

JONATHAN (*haut*).—L'*Arkansas* a péri corps et biens.

BÉRARD.—C'est impossible.

JONATHAN.—Un bâtiment de commerce français a recueilli quelques malheureux qui s'étaient sauvés dans un canot, et les a ramenés en France. On met dans le journal les noms de ceux qu'on a débarqués, et je n'ai vu ni celui d'Hélène Moralès......

BÉRARD.—Ni celui de Fernand ?

FERNAND (*se levant*).—Mon nom ?

BÉRARD.—Hein ?

JULES.—C'est étrange !

JONATHAN.—Cet enfant qui paraît comprendre...

JULES.—Qui pleure...

JONATHAN.—Et qui s'appelle Fernand.

BÉRARD.—Fernand !... (*Bérard lui écarte les mains, le regarde et le replace sur le banc.*) Ah ! j'étais donc fou de ne pas l'avoir remarqué déjà... Ces traits sont ceux de Fernand Moralès son pè-

... Oh ! je veux savoir... Mais le pauvre en-t est tombé en faiblesse.

JONATHAN.—J'ai un flacon de sels.

BÉRARD.—Donnez, donnez vite. Ah ! il re-nt... Voyons, petit, tu t'appelles Fernand, Fer-nd Moralès ? Tu étais sur l'*Arkansas ?* Oh ! on Dieu ! Il nous regarde sans nous voir, nous oute sans nous entendre... Comment savoir ?... ! Jules, approche cette lumière... et toi, mon fant, regarde... regarde bien... reconnais-tu portrait ?

FERNAND (*se soulevant avec peine*).—Je veux rmir.

BÉRARD.—Regarde, regarde... (*Il lui montre médaillon qu'il a tiré de sa poche. Il lui soutient tête. Jules éclaire le portrait.*)

FERNAND (*avec joie*).—Oh ! papa ! papa !

BÉRARD.—Oh ! c'est lui !... c'est lui ! (*Deux ures sonnent à une église voisine.*) Il y a six mois, pareille heure, son père, avant d'expirer, me commandait sa femme et son enfant. « Soyez ur ami, » me disait-il. Oh ! oui, pauvre petit, serai pour toi un protecteur, un ami ; je te rai rendre ta fortune... Je ferai plus, Fernand, te rendrai ta mère, si Dieu te l'a conservée...

JONATHAN. Et comptez, pour vous aider, sur nathan Rivers, de l'Etat de New-York.

DODORE.—Et sur Dodore Pivoine, de l'Etat de... lleville.

BÉRARD.—Merci, mes amis, merci.

FERNAND (*embrassant le portrait*). — Papa ! pa !...

(*La toile tombe.*)

ACTE II.

A droite, les ruines d'un temple du soleil qui occupe[n]t deux tiers du théâtre ; du même côté, au premier [plan] et adossée aux ruines, une venta habitée par un p[au]vre débitant de mezcal. Une madone à l'entrée d[e la] venta. A gauche, quelques arbres et de tentes de vo[ya]ge. Au fond, les plaines de Mexico. Au lever du [ri]deau, halte de vaqueros et de pirates formant des gr[ou]pes pittoresques. Vargas dort au premier plan, en[ve]loppé dans son zarapé ou manteau mexicain.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUANEZ, RAMON, VARGAS, TOLOBOS, PIQUITO, UN GA[R]ÇON, VAQUEROS et PIRATES.

JUANEZ.—A boire ! demonios, à boire !
TOUS.—A boire !
PIQUITO.—Que faut-il servir à vos seigneurie[s]
JUANEZ.—Une pinte de mezcal...
PIQUITO (*sans bouger*).—Bon, sénor.
RAMON.—Une bouteille d'eau-de-vie.
PIQUITO (*toujours immobile*).—Bon, sénor.
RAMON.—Eh bien !...
PIQUITO.—Eh bien, qui est-ce qui payera mezcal et l'eau-de-vie ?
JUANEZ.—Qui ? drôle ! Eh ! parbleu, c'est sénor Ribeiro, notre maître, qui, à la tête d'un véritable armée, va partir d'ici tout à l'heure pou[r] se mettre en possession de son héritage, l'hacien[da] de Moralès, le plus beau domaine du Mexique.
PIQUITO.—Je ne crois pas que personne ose l[ui] disputer cette possession...
JUANEZ.—A moins que les morts ne revien[nent]

ent... Mais assez causé, maître Piquito... ça m'a altéré davantage...Allons, sers-nous vite...

PIQUITO.—Au compte de don Ribeiro, c'est bien entendu...

RAMON.—Ah ! mille tonnerres !...

PIQUITO.—Voilà, mes seigneurs, voilà. (*Il rentre dans la venta.*)

RAMON.—Juanez, tu as encore perdu.

JUANEZ (*furieux*).—Caramba ! C'est trop fort ! On n'a pas d'idée d'une pareille chance !...Je ne peux plus tailler *un monté*, sans perdre jusqu'à mon dernier réal ! Aussi, je jure bien de ne plus toucher une carte de ma vie !

RAMON (*riant*).– Serment d'ivrogne !...Allons ! prends donc plutôt ta revanche...

JUANEZ.—Ma revanche... soit, mais pas aux cartes.

RAMON.—Aux dés ? Il y en a là, dans la *venta.*

JUANEZ.—Soit !...aux dés... Allons. (*Ils entrent dans la venta avec quelques pirates.*)

SCÈNE II.

TOLOBOS, PIRATES, VAQUEROS, *puis* PIQUITO, VARGAS (*toujours couché*).

LES VAQUEROS.—A boire !... à boire !...

PIQUITO (*paraissant*).– Silence, donc !

TOUS.—Hein !

PIQUITO.—Eh bien, oui, silence ! (*Murmures.*)—Ah ! ne croyez pas que vous allez me faire peur... Quand on est habitué à vivre si près du désert, dans le voisinage des panthères et des tigres, on ne craint plus rien ni personne.... (*murmures*) ..pas même les pirates de la savane... C'est convenu, n'est-ce pas ? Vous ferez moins de bruit.

TOLOBOS.—Et pourquoi ça ?

PIQUITO.—Parce qu'il y a ici dans la *venta*
pauvre malade qui a grand besoin de calme
repos... Tenez-vous donc tranquilles, si
voulez rester ici, ou bien allez faire votre vaca
plus loin... Et d'ailleurs, tenez, j'ai un bon
seil à vous donner. Où sont vos chevaux ?

TOLOBOS.—Nos chevaux ?...Ils sont là-bas
le *campo*.

PIQUITO.—Eh bien, je vous engage à les surv
ler de plus près, si vous ne voulez pas que le ti
soupe avec....

TOUS.—Le tigre ?

PIQUITO.—Oui, ce matin même, je l'ai ente
rugir tout près d'ici.

TOLOBOS.— Diable ! aux chevaux, camarad
aux chevaux ! (*Ils sortent rapidement.*)

SCÈNE III.

VARGAS, PIQUITO.

VARGAS.—Voilà une bonne ruse pour les él
gner...

PIQUITO.—Ce n'est pas une ruse ; il y a en ef
un tigre dans les environs.

VARGAS.—Maintenant que nous sommes seu
donnez-moi vite des nouvelles de l'étrangère.

PIQUITO.—Elle dort d'un sommeil assez calm

VARGAS.—Que Dieu la protège !

PIQUITO.—Cette nuit, quand vous l'avez appo
tée chez moi, évanouie, mourante, je n'ai pas eu
temps de vous questionner sur elle, je n'ai song
qu'à la secourir, mais maintenant vous allez u
dire....

VARGAS.—Nous ne savons rien de plus qu
vous, Piquito. Il y a quelques jours, enrôlés dan
la savane par don Ribeiro, nous nous dirigion

vers les ruines du temple du soleil, car c'est ici qu'il a donné rendez-vous pour ce matin à tous ses serviteurs. Un soir, au moment où nous faisions halte dans une clairière, un de mes compagnons qui cherchait du bois sec pour allumer du feu, entendit comme un soupir ; il m'appela, et nous trouvâmes une femme étendue sans connaissance au pied d'un arbre. Nous eûmes beaucoup de peine à la faire revenir à elle. La pauvre femme avait tant souffert de la soif, du soleil, de la fièvre, que le délire s'était emparé d'elle ; elle se tordait les mains avec désespoir en prononçant des noms étrangers, ceux des êtres chéris qu'elle a sans doute perdus !... Comme nos questions semblaient lui causer une fatigue et une émotion pénibles, nous avons pris le parti de ne plus lui en adresser une seule, et nous sommes venus en toute hâte la remettre entre les mains de votre femme que nous savons si chrétiennement charitable.

PIQUITO.—Vers l'époque où le hasard vous fit rencontrer cette malheureuse femme, quelques étrangers s'arrêtèrent à la *venta* et me demandèrent un guide pour les conduire à Mexico. C'étaient de pauvres Européens qui, abandonnés en mer sur un navire naufragé, avaient construit un radeau, et après plusieurs semaines, avaient été jetés par la tempête sur une plage déserte. Ils s'étaient acheminés péniblement à travers d'immenses solitudes : ils parlaient avec douleur, je m'en souviens, de plusieurs compagnons d'infortune qu'ils avaient été contraints d'abandonner morts ou mourants sur la route...La femme que vous avez sauvée était sans doute du nombre de ces derniers.

VARGAS.—C'est probable. Allez dire à votre

femme de se tenir constamment près d'elle, si elle s'éveille, le délire peut la reprendre.

PIQUITO.— Soyez tranquille. (*Il se dirige ver venta.*)

VARGAS.— Piquito !... (*il s'arrête*)... vous c naissez Andrès le chasseur de tigres ?

PIQUITO. Oui, un digne et brave homme ! l intrépide, cœur loyal !

VARGAS.—Il vient quelquefois à la *venta ?*

PIQUITO.—Souvent.

VARGAS.—Y est-il à cette heure ?

PIQUITO.—Non, il a entendu rugir le tigre, e s'est mis sur sa piste.

VARGAS.—Si vous le revoyez avant nous, dit lui que nous l'attendons ici.

PIQUITO.—C'est convenu... à bientôt. (*Il en dans la venta.*)

VARGAS.—A bientôt.

SCÈNE IV.

VARGAS, UN GUIDE, *puis* ANDRÈS.

VARGAS.—Pauvre Andrès !... C'est le derni gibier qu'il chassera sur ces domaines !... Au rai-je le courage de lui apprendre... Servir, c'e obéir... J'obéirai à don Ribeiro (*Détonation d dehors.*) Ce coup de feu...je reconnaîtrais entr mille le son de cette carabine... c'est Andrès qu vient de tirer. (*Le guide entre en courant avec tou les signes de l'épouvante.*)

LE GUIDE.—Alerte ! au secours ! à l'aide ! miséricorde !

VARGAS.—Qu'y a-t-il ?

LE GUIDE.—Là... derrière moi... dans le ravin...tout près...tout près...

VARGAS.—Explique-toi donc.

Le guide.—Un tigre, un tigre énorme, il me poursuit... sauvez-moi... Le voici. (*Andrès paraît, la carabine à la main et le tigre sur les épaules.*)

Andrès (*jetant le tigre aux pieds du guide*).—Oui... le voilà... mort!—Un bel animal, n'est-ce pas, camarade? (*Au guide.*) Allons, n'aie donc plus peur, poltron.

Le guide.—Etes-vous sûr qu'il soit bien mort? (*Il fait mine de fuir, Andrès le rattrape par l'oreille.*)

Andrès.—Si tu connaissais Andrès le chasseur, tu saurais qu'il ne perd jamais un coup de poudre.

Le guide (*au tigre*).—Te voilà donc, vilaine bête... Tu as ce que tu mérites... dire qu'on a peur de ça... Il faut que je lui donne un coup de pied...

Andrès.—Je te le défends.

Le guide.—Pourquoi?

Andrès.—Parce que vivant il t'a effrayé, et que tu serais un lâche de l'insulter mort.

Le guide.—Cependant...

Andrès.—Assez. Continue ta route.

Le guide.—Ma route?

Andrès.—Oui.

Le guide.—Mais je suis arrivé, seigneur cavalier... C'est ici, au temple du soleil, à la venta, que je dois conduire l'Européen.

Andrès.—Quel Européen?

Le guide.—Un Français qui m'a pris pour guide à Mexico.

Andrès.—Eh bien, où est-il?

Le guide.—Ah! bonté divine, je l'ai oublié en route... j'ai eu si peur que je n'ai plus songé à lui, et j'ai couru si vite qu'il n'aura pu me suivre.

Andrès.—Quand le tigre est tombé, j'ai vu de

loin un homme debout sur une roche agite chapeau d'une main et m'envoyer un salut.

LE GUIDE.—C'était lui, sans doute, et je sa recherche. De ce côté, n'est-ce pas?

ANDRÈS.—Oui.

LE GUIDE.—Eh! mais, j'y songe... (*Mo le tigre.*) Si ce gaillard-là était marié et pè famille...

ANDRÈS.—Eh bien?

LE GUIDE.—Ce serait imprudent de reto par là... il y aurait chance de rencontrer se rents...

ANDRÈS (*souriant*).—Rassure-toi, c'est un bataire.

LE GUIDE.—Vous m'en répondez?

ANDRÈS.—Je t'en réponds!

LE GUIDE.—A tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *moins* LE GUIDE.

ANDRÈS.—Enfin nous voilà seuls... Bonj Vargas. Ah! ça, dis-moi, comment se fait-il nos mains ne se soient pas encore serrées?.. n'est pas là, sur ma vie, l'accueil qu'on se d'habitude entre gens de cœur, et je m'étonn cet embarras, de ce silence... Voyons, pour baisser les yeux et détourner la tête?...Je ne pas un juge, que diable, je suis un ami... N pas croire, au moins, que je t'en veuille d' devenu le serviteur de Ribeiro.

VARGAS.—Il faut vivre, Andrès, et mon mé de chasseur ne me donnait plus de pain, v pourquoi je me suis engagé comme vaquero, c le nouveau propriétaire de l'hacienda de Mora

ANDRÈS (*à part, avec tristesse*).—L'hacienda de Moralès...

VARGAS.—Je me croyais plus de courage que je n'en ai, et je n'oserai rien lui dire.

ANDRÈS.—Je ne te demande pas tes motifs, camarade; tu as fait ce que tu étais libre de faire, et je n'ai ni la volonté, ni le droit de contrôler tes actions... Je ne suis pas ta conscience, moi... Du reste, te connaissant comme je te connais, je suis sûr de deux choses: la première, c'est que tu resteras toujours honnête, même au service d'un faquin; la seconde, c'est que tu n'oublieras jamais le passé! Une nuit, dans la savane, Vargas était attaché au poteau du supplice, et les indiens Comanches allaient le torturer...

VARGAS.—Lorsque la carabine d'Andrès retentit comme le tonnerre, et Vargas fut délivré.

ANDRÈS.—Alors...

VARGAS.—Alors Vargas dit à son sauveur: «Quand tu auras besoin de moi, je serai prêt!»... Et comme gage de sa parole, il lui donna l'amulette qu'il portait à son cou.

ANDRÈS.—La voici au mien.

VARGAS.—Quels que soient le jour et l'heure où tu m'appelleras, l'ennemi à combattre, le danger à courir, Andrès, mets ce gage sous mes yeux, et je serai prêt à faire pour toi ce que tu as fait pour moi.

ANDRÈS.—J'y compte, camarade! et maintenant acquitte-toi de ton message.

VARGAS (*avec embarras*).—De... quel... message?

ANDRÈS.—De celui que Ribeiro t'a confié pour moi.

VARGAS.—Tu sais donc?...

ANDRÈS.—Ribeiro me défend de tirer à l'avenir

un seul coup de feu sur ce qu'il appel ritoires de chasse... Ribeiro protège le c'est naturel! Il a bien fait de te choisi transmettre ses ordres, car s'il avait do tâche à quelqu'un de ses insolents pirat Dieu que ce sable aurait bu du sang!

VARGAS.—Pardonne-moi, Andrès, et car le maître va venir.

ANDRÈS.—Le maître?... J'attendrai chasse lui-même.

VARGAS.—Ami, au nom du ciel, éloign La haine de cet homme est mortelle.

ANDRÈS.—Va et souviens-toi. (*Vargas s Ramon, Juanez et les pirates sortent bruy de la venta.*)

SCÈNE VI.

ANDRÈS, RAMON, JUANEZ, PIRATES (*moins t*

JUANEZ.—Encore perdu, et plus rien à

RAMON.—Voyons, Juanez, encore une che... sur parole.

JUANEZ.—Une revanche! Eh bien, soit!.. revanche je vais la prendre.

RAMON.—Aux cartes?

JUANEZ.—Non!

RAMON.—Aux dés?

JUANEZ.—Pas davantage!

RAMON.—A quoi donc?

JUANEZ.—Au couteau!

RAMON.—Hein?

JUANEZ.—Quitte ou double au premier san

ANDRÈS (*à part*).—Il hésite... Ce Juanez l'âme damnée de Ribeiro.

JUANEZ (*à Ramon*).—Eh bien?

RAMON (*avec résolution*).—Eh bien!... (*poltronnerie*)... je refuse!

NDRÈS (*lui frappant sur l'épaule*).—Je prends artie.

OUS.—Andrès!

NDRÈS.—Juanez, tu es un coquin, mais tu n'es un lâche, tu accepteras, n'est-ce pas?

AMON.—Prends garde, Juanez...

UANEZ.—Oui, j'accepte, mais à lame franche mort.

NDRÈS.—Très bien... faites place, vous autres. *el au couteau, Juanez est blessé.*) Je ne jouais pour mon compte, je ne te tuerai donc pas.

AMON (*à Juanez*).—Décidément tu n'as pas de nce. (*Il lui rend en riant le couteau qu'il avait é tomber. Andrès s'est couché nonchalamment mi appuyé sur le tigre et roule entre ses doigts papelito de maïs. Entrée brillante de Ribeiro, arrive au milieu des acclamations, entouré de uéros, de pirates et de nombreux serviteurs.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RIBEIRO, suite.

IBEIRO.—Compagnons, nous ne nous remet- s en route qu'au coucher du soleil. C'est ici commencent mes frontières, et je veux qu'on royalement ma bienvenue.

OUS.—Vive Ribeiro!

IBEIRO (*à un pirate*).—Aboral, c'est ici que je séparerai de toi et de mes braves! Pendant j'irai prendre possession de l'héritage de mon le, gardez-vous bien du croiseur américain nous surveille. Son équipage est nombreux ourrait tenter un débarquement... mais l'ha- da de Moralès servirait de refuge et de cita- e aux pirates de la Savane. (*Aux pirates.*) Je

veux que rien ne manque à la fê
pillage tout ce que la venta contien
de liqueurs fortes... allez...

TOUS (*sortant*).—Vive Ribeiro!

SCÈNE VIII.

RIBEIRO, ANDRÈS.

RIBEIRO (*apercevant Andrès*).—Qu
me? (*Il le reconnaît.*) Lui...encore
ma défense. (*Il va vers Andrès.*) Holà
Ne m'entends-tu pas, Andrès?

ANDRÈS.—C'est à moi que tu parles

RIBEIRO.—N'as-tu pas vu Vargas?

ANDRÈS.—Je l'ai vu.

RIBEIRO.—Ne t'a-t-il pas dit quels
ordres?

ANDRÈS.—Il me l'a dit.

RIBEIRO.—Et tu as l'audace de te re
ma route?

ANDRÈS.—Oui, j'ai cette audace-là.

RIBEIRO.—Que ce soit au moins
fois!...

ANDRÈS.—La dernière!...je ne le c

RIBEIRO.—Si demain mes serviteur
prennent sur le sol de l'hacienda, ils
ront la chasse à coups de lance et de m

ANDRÈS.—Ribeiro, regarde un peu..

RIBEIRO.—Quoi?

ANDRÈS.—La place où j'ai frappé ce t

RIBEIRO.—Eh bien?

ANDRÈS.—Eh bien! le jour où tu ess
réaliser la menace que tu viens de me f
balle sortie de cette carabine te frapp
même place!

EIRO.—Ainsi tu refuses de m'obéir?

RÈS (*se levant*).—Oui, parce que ce n'est pas que devrait appartenir cette terre sur la- tu oses parler en maître!... Oh! non! ce as toi que le vieillard a choisi pour héri- oi dont la vie n'a été qu'un tissu de violen- e perfidies, de mystères sanglants; toi, le ecret de ces pirates qui épouvantent le Mexi- e leurs crimes; toi qui viens t'abattre sur la e du vieux planteur comme un chacal sur davre!

EIRO (*avec ironie*).—Cette fortune, préten- tu la revendiquer par hasard, toi le fils na- de Moralès, toi Andrès le métis, Andrès l'es- ?

DRÈS.—Esclave!... J'aurais pu l'être toute e, car je suis venu au monde avec le signe de la servitude, car la loi des hommes con- e mes pareils à cette dégradation; mais en ant, Moralès m'a donné la liberté et je bénis nom!... Sa fortune! elle appartient à son Fernand Moralès... Pauvre Fernand! qu'on udit parce qu'il avait aimé une femme jeune le! Il avait cru que la vue de ses traits si et si purs toucherait le cœur du vieux Mo- , et il envoya d'Europe le portrait de son me. Ce portrait, tu l'as vu comme moi à l'ha- da... Elle était pourtant bien belle, cette fem- ...Mais dur et impitoyable, le fier gentil- me condamna à la misère le noble fils qui ait son nom...

BEIRO.—Il le traita comme il m'avait traité, son neveu...il ne lui envoya plus d'argent.

NDRÈS.—Alors, toi, tu te fis pirate; Fernand, se fit soldat! et quand, tombé sur un champ bataille, il écrivit de son lit de mort à son père

pour lui recommander le pauvre enfa
ne laissait que son nom, le vieillard
tenir ses larmes ; il luttait encore lui-m
le mal qui devait l'abattre... Il me
certain que j'exécuterais fidèlement ses
volontés, et, quand je l'eus pieusemen
de mes mains, je suis allé moi-mêm
chez don Isidorio Collantès le testamen
tituait légataire universel le jeune Fern
lès, son petit-fils.

RIBEIRO. — C'est vrai... mais quelq
après la maison d'Isidorio fut brûlée par

ANDRÉS.—Ou par crime !

RIBEIRO.—Bref, il ne reste plus vestig
tament; le navire l'*Arkansas*, qui am
Mexique le jeune Fernand et sa mère, a
frage, ils ont péri tous les deux, comm
fait constater ; je suis donc à cette heure
héritier de mon oncle Moralès, et il n'y a
ne...personne au monde qui puisse me
cette fortune !

ANDRÉS.—Ribeiro, tu ne comptes pas as
la Providence.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JUANEZ, PIRATES.

JUANEZ (*rentrant*).—Maître, voici l'heu
tu as toi-même fixée pour le départ

RIBEIRO.—En route, compagnons. Mais j
qu'on se souvienne de mon passage ici...
tous un peu de l'or du vieux Moralès. (*Il j
l'or à la volée, et sort au milieu des cris de jo
compagné par tout le monde.— Vargas reste
nier avec quelques hommes du peuple.*)

TOUS.—Vive Ribeiro !

SCÈNE X.

ANDRÈS, VARGAS, PIQUITO, *puis* BÉRARD.

QUITO.—Alerte ! alerte !... Vargas, mes amis, ngère vient de s'échapper de la venta... Elle t comme une folle du côté de la forêt.

ARGAS.—Ah ! la malheureuse !

QUITO.—Elle va se faire écraser sous les pieds chevaux ou roulera dans quelque précipice.

ARGAS.—Venez tous ; tâchons de la ressaisir, ramener ici. (*Ils sortent entraînés par Vargas.*)

QUITO. – Que Dieu ait pitié d'elle !

ÉRARD (*à la cantonade*).—Soigne bien ma mule out.

QUITO.—Un étranger...

ÉRARD.—Et ne te grise qu'après lui avoir donouble ration... La pauvre bête est comme elle n'en peut plus. (*Il s'assied.*) Ouf ! quelle ssière ! quel soleil ! Ah ! pays du diable ! je brisé, je suis mort !

QUITO.—Votre seigneurie désire-t-elle se rahir ?

ÉRARD.—Ah ! ah ! c'est vous qui êtes l'auber-e ?

QUITO.—Pour vous servir.

ÉRARD (*à part*).—Bon costume ! il a du carac-...(*Haut.*) Donnez-moi à boire tout de suite, que chose de bon, n'est ce pas ?

QUITO.—Un pot de mezcal ?

ÉRARD.—Encore du mezcal, toujours du mez-Ah ça ! mais vous ne vous doutez donc pas c'est une abominable boisson ?

QUITO (*fièrement*).—C'est la liqueur nationale Mexique !

ÉRARD.—Je ne lui en fais pas mon complit...au Mexique.

PIQUITO (*souriant*).—Votre seigneur
tuera.

BÉRARD (*avec conviction*).—Jamais !.
signation.) Enfin ! va pour le mezcal
l'eau, par exemple.

PIQUITO.—De l'eau ?...

BÉRARD.—Et beaucoup, même... (
en riant.) Il trouve ça risible que je de
l'eau...il le boit peut-être pur...lui !.
est rentré, l'a servi et s'est éloigné de nou
rard remplit son verre et le boit avec ré
Et on médit de l'absinthe !...(*Apercevan*
Tiens, l'homme au tigre... est-il campe
lard-là ?... si je le prenais sur mon
c'est une idée, cela... (*Dessinant.*) C'e
comme attitude, comme groupe ; le tigr
gnifique aussi...

ANDRÈS (*étonné et se soulevant*). Qu'e
vous faites donc là, vous ?...

BÉRARD.—Moi, monsieur ?...

ANDRÈS.—Oui.

BÉRARD.—Votre portrait...

ANDRÈS.—Vraiment ?

BÉRARD.—Ça ne vous contrarie pas ?..

ANDRÈS.—Pas du tout.

BÉRARD.—Merci. (*Il continue à dessiner.*

ANDRÈS.—Je vous reconnais...c'est v
m'avez salué de la main quand j'ai tué le ti

BÉRARD. Oui, et j'ai sincèrement admir
sang-froid, votre courage...

ANDRÈS.—C'est me faire trop d'honneur

BÉRARD.—Voulez-vous me dire votre no

ANDRÈS.—Andrès...et vous ?

BÉRARD.—Paul Bérard.

ANDRÈS.—Vous êtes Européen ?

BÉRARD.—Je suis Français.

RÈS.—Tant mieux !

ARD.—Pourquoi, tant mieux ?

RÈS.—Parce que la France est une grande
...

ARD (*ému*).—Merci pour mon pays, mon-
... (*Il se lève.*) Vous êtes croqué. (*Souriant.*)
pos, dites-moi, vous devez aimer le mezcal,
?

DRÈS.—Mais oui...

RARD.—Eh bien, sans façon, aidez-moi un
boire celui-ci...

DRÈS.—Volontiers...

RARD (*à part*).—Il me paraîtra peut-être meil-
en le buvant à deux. (*Haut.*) A votre santé !...

NDRÈS.—A la vôtre !...(*Ils choquent leurs ver-
t boivent.*)

ÉRARD (*à part*).—Décidément, j'aime encore
ux l'absinthe. (*Haut.*) Tenez, j'ai l'habitude
ne ou mauvaise de dire franchement ce que je
se...

ANDRÈS.—Comme moi...

ÉRARD.—Je ne vous connais pas.. je vous
contre pour la première fois, et il est proba-
que nous ne nous reverrons jamais... Eh
n ! vrai, j'ai de la sympathie pour vous...(*Fer-
nt son album.*) Et je vous jure que je garderai
écieusement ce souvenir... Voici ma main...

ANDRÈS.—Voici la mienne !...

BÉRARD.—A présent, donnez-moi du feu, et
usons à cœur ouvert comme deux bons amis
e nous sommes...

ANDRÈS.—C'est un long et pénible voyage que
us avez fait là...

BÉRARD.—Je vous en réponds !

ANDRÈS. Et vous venez sans doute chercher
rtune au Mexique...

BÉRARD.—Fortune ? moi ?... no
la recherche d'une femme...

ANDRÈS.—Aimée.

BÉRARD.—Je ne la connais mêm
c'est une histoire très romanesque et
figurez-vous que, par suite de circo
le récit serait trop long, nous nous s
né, deux amis et moi, la tâche de
enfant... Et Dieu sait pourtant que j
guère, les enfants ! Par malheur ! jus
notre voyage n'a encore amené aucu
vorable pour l'enfant.

ANDRÈS.—Continuez.

BÉRARD.—Un incendie,—il paraît q
souvent au Mexique...

ANDRÈS (*souriant*). Assez volontiers.

BÉRARD.—Un incendie, en détruisa
quartier, a détruit une pièce important
espérions trouver à notre arrivée... Ma
d'une fortune ne serait rien pour l'enfa
pouvions lui rendre sa mère...

ANDRÈS.—Sa mère ?

BÉRARD.—Tiens, on dirait que ça v
resse.

ANDRÈS (*vivement*).—Oui, oui...

BÉRARD.—De pauvres naufragés, que
par nous à Mexico, ont parlé de plusieurs
gnons d'infortune qu'ils avaient été contra
bandonner en chemin, et parmi ces c
pourrait bien se trouver la femme que no
chons : alors, sur les indices recueillis, je
mis en campagne, après avoir laissé l'enfa
la garde de mes deux amis.

ANDRÈS. — Et cet enfant, comment se
me-t-il ?

BÉRARD.—Fernand.

ANDRÈS.—Fernand ! dites-vous ? Fernand !

BÉRARD.—Oui...

ANDRÈS.—Et le nom...de...son père ?

BÉRARD.—Fernand Moralès.

ANDRÈS.—Ah ! justice divine !

BÉRARD.—Qu'a-t-il donc ? (*Grande clameur au hors, les vaqueros et la foule rentrent.*)

SCÈNE XI.

S MÊMES, PIQUITO, VARGAS, RIBEIRO, JUANEZ, PIRATES.

PIQUITO.—Eh bien ?...

VARGAS.—Ce que nous craignions est arrivé... maître, qui revenait au galop, a renversé l'é-ngère sous les pieds de son cheval.

ANDRÈS.—Du secours...

PIQUITO.—O mon Dieu ! il faudrait un médecin.

BÉRARD.—Un médecin... voilà... (*Il sort avec iquito.*)

ANDRÈS (*arrêtant Bérard*).—Oh ! sauvez-la, moneur Bérard, c'est à vous plus qu'à personne qu'il ppartient de la sauver. (*Il suit Bérard.*)

RIBEIRO (*entrant, à part*).—Cette femme !... st-ce une vision ?...est-ce un spectre ?

ANDRÈS (*s'approchant de lui*).—As-tu bien re-ardé cette femme, Ribeiro ?

RIBEIRO.—Moi ?... non !

ANDRÈS.—N'as-tu pas reconnu celle dont tu as u le portrait à l'hacienda de Moralès ?

RIBEIRO.—Folie !

ANDRÈS.—Tu l'as déjà reconnue.

RIBEIRO.—Que ne l'ai-je écrasée, si c'est elle !...

ANDRÈS (*à Bérard qui rentre*).—Eh bien, mon-ieur Bérard ?

BÉRARD.—Rien de grave...quelques contusions égères...Mais ce qu'il y a d'étrange !... c'est

que j'ai vu, gravé sur le fermoir de son bra
le nom de Moralès...Alors cette femme...

ANDRÈS (*avec force*).—Cette femme est H
Moralès...

TOUS.—Hélène Moralès!...

ANDRÈS.—J'en suis sûr, moi! (*A Ribeiro.*)
aussi, n'est-ce pas? (*Elevant la voix.*) Je te le c
bien, Ribeiro, que tu ne comptais pas assez
la Providence! Les deux êtres que tu croyais
sevelis sous les flots viennent te redemander
ritage du vieux Moralès!

RIBEIRO.—Et quel titre invoqueront-ils?

ANDRÈS.—Tu vas le savoir. Ecoutez tous
nuit où la maison du dépositaire a été incen
un homme veillait; il est accouru, et se jetan
milieu des flammes, il a arraché un testamen
meuble que le feu dévorait déjà... Cet hom
c'était Andrès; ce testament, le voici.

BÉRARD (*serrant la main d'Andrès*).—Je
avais bien deviné, vous!

ANDRÈS.—Mais l'enfant, monsieur, où est-il

BÉRARD.—A Mexico, sous la garde de deux
mes amis qui lui sont dévoués comme moi.

ANDRÈS.—Monsieur Bérard, partons, cou
chercher l'enfant, et ramenons-le dans les bra
sa mère.

BÉRARD.—Partons.

RIBEIRO (*l'arrêtant*).—Ecoutez-moi...Vous a
trouvé la femme que vous cherchiez. Je vous c
seille ainsi qu'à elle et son enfant de quitter s
retard le Mexique pour n'y jamais revenir.
cherchez pas à me disputer la fortune des Mo
lès, n'engagez pas une lutte avec Ribeiro, ca
y aurait danger pour vous, (*baissant la voix*) p
l'enfant surtout.

BÉRARD.—Pour l'enfant!...(*A Andrès.*) Ent
dez-vous ces menaces?

DRÈS.—Rage impuissante! Ne craignez rien, allons nous rendre à Mexico, et là, avec l'ap-
le vos amis, sous la protection des magistrats, défierons cet homme.

BEIRO.—Ribeiro ne connaît pas d'autre loi la force. (*Aux pirates.*) Emparez-vous d'An-!...

NDRÈS.—Le premier qui approche est mort. *paule sa carabine, les tient tous en respect et e ainsi jusqu'aux marches du temple.*) Ribei-. . un coup porté à cet homme, un outrage à femme, et tu sauras comment je tue les ti-! Et maintenant, que ceux que j'ai secourus la savane se souviennent! Adieu! (*Il dispa- dans les ruines.*)

IBEIRO.—Obéissez donc! Poursuivez-le donc! sur lui! (*Quelques pirates courent à sa pour- et tirent dans la coulisse.*)

ÉRARD.—Il n'est pas atteint... Il gagne du ain... Il est sauvé!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *moins* ANDRÈS.

RIBEIRO.—Vous ne l'êtes pas, vous!... Andrès nt de vous condamner à mort, ainsi qu'Hélène son fils...Juanez, prends mon meilleur cheval cours à la ville... tu chercheras, tu trouveras deux hommes qui accompagnent l'enfant. Tu r diras que tu es envoyé par le Français qu'on pelle Bérard pour leur servir de guide vers acienda de Moralès, où les attend la sénora lène miraculeusement sauvée...

JUANEZ.—Oui, maître...

RIBEIRO.—Puis tu conduiras les voyageurs à la lte du cèdre rouge. Ramon et ses hommes les attendront.

BÉRARD.—Mes amis sont sur leur
soupçonneront un piège, ils ne sui
guide !

RIBEIRO.—Ils le suivront, car Juan
trera le bracelet d'Hélène. (*Il sort.*)

BÉRARD.—Ah ! misérable ! (*Il veut*
Ribeiro. Les pirates le saisissent.)

RIBEIRO (*revenant avec le bracelet*)
envoyé par une mère à son fils... à
le reconnaîtra ! (*Donnant le bracelet*
Allez ! obéissez !...

VARGAS (*bas à Bérard qui cherche à se*
Ne résistez pas ! (*Bérard regarde au*
Vargas qui met un doigt sur ses lèvres.)

BÉRARD.—O mon Dieu ! Ils sont per

« TABLEAU. »

ACTE III.

*e, un plateau occupant au moins la moitié du théâ-
.—Ce plateau est coupé à pic du côté gauche et un
rent le sépare d'une autre roche aussi à pic ; au fond,
torrent qui vient tomber en larges nappes entre les
ux rives escarpées. On ne peut arriver sur le plateau
e par un étroit escalier taillé dans le roc.—A droite,
ne peut en sortir que par une autre issue.—Au
intain, un immense panorama de lacs, de savanes et
forêts.*

SCÈNE PREMIÈRE.

RAMON, TOLOBOS, PIRATES.

*irates sont groupés sur le plateau autour d'un feu de
uac. Tolobos est monté à l'extrémité supérieure du
cher de droite, en sentinelle, et surveille l'horizon.)*

MON.—Eh bien, Tolobos, personne encore?

LOBOS.—Personne !

MON.—Ils doivent approcher cependant.

LOBOS.—C'est bien de Mexico qu'ils vien-
?

MON.—Oui. A un mille environ de ce pla-
Juanez tirera un coup de carabine pour nous
tir. Comme vous le voyez, mes braves, on ne
rait mieux choisir son terrain pour une em-
ade. Une fois arrivés ici, à la halte du cèdre
e, le gibier que nous guettons ne peut plus
échapper, car un seul chemin taillé dans le
mène à ce plateau, et au delà de cette roche,
rien qu'un torrent infranchissable ou un
e sans fond. (*Coup de feu au dehors.*)

LOBOS.—Le signal de Juanez !

MON.—Eteignez ce feu et faites disparaître
races de notre campement. (*Les pirates obéis-
à Ramon.*)

Tolobos. Les voici...

Ramon.—L'enfant n'est pas seul

Tolobos. — Non. Deux homm gnent.

Ramon.—Paraissent-ils bien arm

Tolobos.—Jusqu'aux dents. (*Les rent leurs armes.*)

Ramon.—Evitons une lutte inut nous cachés là, sous ces rochers, j les voyageurs soient endormis. (*Les sent le long des rochers, faisant face*

Tolobos.—Hâtons-nous. (*Il rejoi qui disparaissent en se cramponnant aux plantes; Ramon reste le dernier; sur le plateau et se dirige rapidement*

Juanez (*à voix basse*).—Vous êtes

Ramon (*de même*).—Oui.

Juanez.—Bien.

Ramon.—Jette une pierre dans qu'ils dormiront.

Juanez.—C'est convenu, va. (*Ram Elevant la voix et se tournant vers la* Laissez en bas les mules et les bagag montez ici... le chemin est rude pou cèdre rouge, mais mon laço que je vo aidera à gravir la pente.

SCÈNE II.

JUANEZ, JONATHAN, DODORE, FERN

(*Jonathan monte le premier s'aidant du laço nez, Dodore vient après portant Fern*

Jonathan.—Merci.

Dodore.—Ouf!...

Juanez (*à Fernand*).—N'ayez pas p jeune sénor.

JONATHAN.—Peur?... le fils d'un soldat. Regardez donc, monsieur Pivoine, l'admirable vue qu'on a de ce plateau...

DODORE.—J'ai tant de poussière dans les yeux, sir Jonathan, que je ne vois plus rien du tout.

JONATHAN.—Plaignez vous donc du voyage... Vous aviez une mule excellente.

DODORE.—Enragée, vous voulez dire; elle m'a rompu les os.

JONATHAN (*à Juanez*).—C'est ici que nous faisons halte?

JUANEZ.—Oui, sénor, jusqu'au point du jour.

FERNAND.—Et maman? quand verrai-je maman?

JUANEZ.—Demain, sénor, demain nous arriverons à l'hacienda de Moralès, où vous attend votre mère.

FERNAND.—Oh! comme je l'embrasserai!....

JONATHAN.—Est-ce que vous n'êtes pas fatigué, Fernand?

FERNAND.—Oh! non... c'est amusant d'aller à cheval!

DODORE.—A cheval, oui, mais à mule!... Oh! les reins!

JONATHAN (*montrant Juanez*).—Cet homme et moi, nous allons vous faire un bon lit. (*Aidé de Juanez, il fait un lit avec des manteaux de voyage.*)

FERNAND (*à Dodore*).—Regarde donc la jolie pierre que je viens de trouver.

DODORE.—Ce caillou... donne... si c'était de l'or!

FERNAND.—Qu'est-ce que tu as donc?

DODORE.—Cherche encore des cailloux.

FERNAND.—Ah! bien non, j'ai sommeil...

JONATHAN (*à Fernand*).—Venez, c'est prêt. Bonne nuit.

FERNAND.—Oh ! je ne m'endors ja
avoir fait ma prière...(*A genoux et jo
mains.*) Mon Dieu, prenez mon cœur ; di
ange gardien de veiller sur moi, et renc
man son petit enfant qui l'aime tant. (*Ju
découvert pendant qu'il priait.*) A demain,
à demain.

DODORE (*à Juanez*). — Caballero, vou
bien me débarrasser de mon sabre et de n
bi e?

JUANEZ.—Avec plaisir, sénor.

DODORE.—Sans me toucher, si c'est p
(*Juanez va un peu brusquement.*) Oh ! douce
bien doucement...Je ne suis que plaies et
JUANEZ (*à part*).—Ce garçon-là ne sera p
gereux.

JONATHAN. — Demain, nous reverrons
brave Bérard. Oh ! j'en serai bien heureux
DODORE (*bâillant*). — Et moi donc ! D'a
nous serons trois.

JONATHAN.—Nous avons suivi sans hési
le guide qu'il nous envoyait. (*Montrant le br
d'Hélène.*) Ce gage inespéré devait nous déci
partir.

JUANEZ (*à part*).—Il ne va donc pas quitte
armes celui-là ? (*Bruit au dehors.*)
DODORE (*effrayé*). —Hein ? qu'est-ce que c'
(*Jonathan arme un revolver.*)
JUANEZ. — Rassurez-vous... c'est une de
mules qui a brisé ses entraves pour aller boire
torrent. Oh ! vous pouvez reposer tous tranquill
sénores, tranquilles comme cet enfant qui n'a r
entendu.

JONATHAN.—C'est vrai, il dort déjà !...
bien ! faisons comme lui, monsieur Pivoine ; vo
n'avez pas l'intention de dormir debout, je su
pose ?

RE.—Non ; mais pour se coucher, il faut ncer par s'asseoir... et c'est là le difficile... anée mule ! (*Cherchant à se coucher.*) Oh ! ! (*Il s'étend avec peine.*) Ah ! enfin ! je ne s trop mal comme ça... Bonsoir, sir Jo-

THAN.—Bonsoir, monsieur Pivoine. (*Un si-* *ndant lequel Juanez s'assure qu'ils sont en-* *Juanez prend une pierre et la jette dans* *, et on voit remonter les autres pirates. Au* *où les premiers paraissent, Dodore éternue* *nant et ils se renfoncent vivement dans les* *. Un instant après ils remontent sur le pla-*

SCÈNE III.

LES MÊMES, RAMON, TOLOBOS, PIRATES.

NEZ (*bas*).—A l'enfant, d'abord.

ON (*bas*).—Je m'en charge. (*Il tire son poi-* *et s'approche de Fernand.*)

NAND (*rêvant*).—Mon Dieu... prenez mon .. (*Ramon lève le bras, Tolobos l'arrête.*)

ION.—Que fais-tu ?

LOBOS.—Tu ne le frapperas pas pendant qu'il

MON.—Laisse donc...

LOBOS.—Je ne le veux pas, moi !... (*Il lui* *he le poignard, qui tombe à terre ; le bruit qu'il* *n tombant réveille Jonathan et Dodore.*)

NATHAN.—Alerte ! A nos armes ! (*On se jette* *ur et on les garrotte*). Bandits ! misérables !...

DORE.—Qu'est-ce qu'il y a ?... Oh ! les vi-s figures ! (*On l'attache.*) Sapristi ! ne serrez i fort !...

RNAND (*s'éveillant*).—Ah ! (*Juanez le saisit.*)

JONATHAN.—Que voulez-vous à
JUANEZ.—Cet anneau d'abord. *neau du doigt de Fernand*) pour p que ses ordres ont été exécutés. . rent l'héritier.

JONATHAN.—Au torrent! arrête

DODORE.—Arrêtez!

FERNAND.—Grâce! grâce!... (*l'enfant et se dirige avec lui vers le Au moment où il se dispose à l'y pr tend une détonation. Le pirate, f abandonne l'enfant et tombe dans le*

JONATHAN.—By gosh! voilà du s arrive.

JUANEZ.—C'est Andrès! (*Mouve tion dans la bande, Fernand s'est r Dodore.*)

FERNAND.—Maman, maman!

JUANEZ (*aux pirates*).—Allons! av (*L'un d'eux s'élance vers Fernand p de lui: une autre détonation se fai frappé comme le premier, il disparaît* Ah! démon!

JONATHAN. — Hourra! hourra! (*blotti près de lui.*)

DODORE.—Est-ce qu'il y a des zoua

RAMON.—Ne lui laissons pas le t charger son arme. (*Andrès paraît au calier au moment où ils s'élancent p Fernand.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÈS.

ANDRÈS.—Arrêtez! Ce testament po Fernand!

JUANEZ.—Non ! non ! Qui nous payera celle de s camarades ?

ANDRÈS.—La mienne.

JUANEZ.—Que dis-tu ?

ANDRÈS.—Rendez à Ribeiro l'héritage de Molès, mais laissez vivre l'enfant et je me livre à us pour mourir à sa place.

TOUS.—Accepte, Juanez, accepte !...

JUANEZ.—Soit. A ces conditions, l'enfant vivra.

ANDRÈS.—Jure-le sur ton salut éternel !...

JUANEZ.—Je le jure !...

ANDRÈS.—C'est bien. (*Il livre d'une main sa cabine, de l'autre le testament.*) Me voici. (*On se récipite sur lui.*)

JUANEZ.—Attachez-le là !... (*Les pirates le garttent à un tronc d'arbre.*)

DODORE. — Sir Jonathan, sommes-nous bien veillés ?

JONATHAN.—Oh ! oui... et bien attachés, maleureusement.

JUANEZ.—Je tiendrai ma parole... mais il faut ue Ribeiro croie à la mort de l'enfant pour que ous ne perdions pas la récompense promise. Je ais monter à cheval et courir à l'hacienda ; je onnerai au maître cet anneau, ce testament, et je lui dirai que nous l'avons délivré de tous ses ennemis. Toi, Tolobos, emmène le petit bien loin, de l'autre côté du Rio-d'Or, et qu'on n'entende jamais parler de lui. Allons, viens, bambino.

ANDRÈS.—Attendez !...

JUANEZ.—Que veux-tu ?

ANDRÈS.—Regarder cet enfant, lui dire une dernière parole, lui donner un dernier baiser.

TOLOBOS.—Il va mourir ! on ne peut pas lui refuser ce qu'il demande.

Juanez.—Soit. (*Tolobos emmène Fer*
d'Andrès.)

Andrès. — Cher enfant ! Oui, voilà
traits de Fernand Moralès !.... Eco
nand, j'avais juré à ta mère de donn
pour la tienne, Dieu est tout-puissant.
ras ta mère. Alors, mon enfant, souviens
drès, et prie pour lui... pour lui qui a
son serment. (*Il embrasse l'enfant, qui*
les deux bras au cou et lui rend son baiser

Juanez.—Emmène-le, Tolobos. (*L'e*
siste.) Emmène-le donc ! Vous autres, v
drez ces trois hommes au cèdre rouge..
d'abord. (*Juanez sort d'un côté, Tolobos d*
emportant Fernand qui se débat, sanglote
vers Andrès et Jonathan ses mains supplian

Jonathan (*à part*).—Et la foudre n'écra
ces coquins !

SCÈNE V.

ANDRÈS, JONATHAN, DODORE, RAMON, PIR

Ramon (*aux pirates*). Préparez les corde
pirate suspend un laço à une des branches d
rouge.) (*A Andrès.*) Te voilà donc en notr
voir, Andrès le mulâtre, Andrès l'esclave !

Andrès.—Le lion ne répond pas aux ch

Les pirates.—A mort ! à mort !

Ramon (*au pirate*).—Presse un peu (*mo*
Jonathan et Dodore), ces gentilshommes s'
tientent.

Dodore.—Mais non, mais non... Il est
mant, ce monsieur-là... Mourir ! mourir per
à la fleur de l'âge ! A la veille d'être mil
naire !

NATHAN.—Il faut en prendre son parti, mon-
r Pivoine.

DDORE. Non...Ça ne peut pas m'arriver...
somnambule me l'aurait prédit. (*Comme frap-
'un souvenir.*) Monsieur Jonathan, à quel jour
mes-nous ?

NATHAN.—A vendredi.

ODORE.—Vendredi !... vendredi soir... Ah !
était seulement minuit, tout serait changé !

NATHAN.—Nous serions pendus un samedi ;
à tout.

ODORE.—Arrivons au samedi, sir Jonathan, et
s sortirons d'affaire, je vous le garantis.

NATHAN. Pourquoi cela ?

ODORE.—Parce que ma somnambule m'a pro-
tisé que le plus grand bonheur de ma vie
rriverait un samedi, et ce grand bonheur-là
peut pas être une pendaison.

NATHAN.—Mon cher monsieur Pivoine, je ne
s pas du tout à votre somnambule, mais il est
ours bon de gagner du temps, et je vais es-
er, by gosh ! (*A Ramon.*) Seigneur hidalgo...
lez-vous avoir l'extrême courtoisie de me dire
ure qu'il est, à la montre que vous m'avez...
runtée ?

AMON.—Onze heures cinquante !...

ODORE (*bas à Jonathan*).—Dix minutes à ga-
r et nous sommes sauvés !

AMON.—C'est prêt.

NATHAN (*à part*).—Diable !

AMON.—Andrès d'abord...

NATHAN.—Attendez... deux mots, je vous
, sénor hidalgo !...

AMON.—J'écoute.

NATHAN.—M. Théodore Pivoine, mon ami
je vous présente, est très superstitieux, et je

vous avoue qu'il lui serait on ne peut
gréable d'être pendu un vendredi.

Ramon. — Je conçois cela. C'est u
jour. Eh bien, on le branchera le de
convenu.

Jonathan.— Pardon, pardon... C'es
d'un autre côté, je ne veux pas m'e
ciel tout seul...ça m'ennuie...j'ai d
neur de vous demander un délai pour

Ramon.—Impossible.

Jonathan.—Voyons... dix minutes
piastres.

Ramon.—Cent piastres par minute..
vous avez donc de l'argent? (*Les pirates*
à le fouiller.)

Jonathan.—Je n'en ai plus... vous a
me prendre tout ce que j'avais.

Ramon (*avec dédain*).—Eh bien, alors
signe de les pendre.)

Jonathan.— Attendez donc!.. si mes p
vides, les coffres de l'Américain Samuel
le sont pas; vous savez qu'ils contiennen
lions.

Ramon.—Oui, oui, c'est le plus riche
de Mexico.

Jonathan.—Sur un bon signé de moi
Town payera les mille piastres que je v
(*Mouvement parmi les pirates.*)

Ramon.—Vrai?

Jonathan.—Vous acceptez.

Ramon.—Vous allez faire votre billet à
même.

Jonathan.—Mais pour écrire il faut me
je ne peux pas écrire sans mes mains.

Ramon.—C'est juste. (*A un pirate.*) C
cordes. (*Le pirate obéit.*)

HAN (*à part.*) — C'est toujours ça. (*Une ueur éclaire le plateau.*)

N.—Camarades, la savane est en feu...

—La savane !...

HAN.—Qu'est-ce que cela veut dire ?

N.—Cela veut dire que le lieutenant Abo- n habile homme.... et que poursuivi de ès sans doute par l'équipage du croiseur in, et pour fermer la route aux Yankees, fait incendier la savane.

HAN (*bas à Dodore*).—Il y a des Américains s environs, monsieur Pivoine... Si nous s nous tirer des griffes de ces coquins, ils nt beau jeu !

N.—Ici nous sommes à l'abri des flammes s compatriotes... Faites-vous votre billet ?..

THAN.—Sans doute, mais pour écrire.... il n des choses.

N.—Le camarade don Pérez a été étudiant, lcade de la troupe, et il porte toujours sur cre, plumes, papier... et pupitre. (*Il fait Pérez à genoux, et Jonathan écrit sur le dos -ci.*) Voilà !

THAN.—C'est admirable !

ON.—Ecrivez !

THAN (*écrivant*).—Sir Samuel Town paye- rdre de... pardon, quel est le plus titré de ssieurs ?

ON.—C'est moi.

THAN.— Dictez, noble hidalgo, dictez vos et n'en oubliez pas, surtout... Nous disons re de don...?

ON.—Ramon.

THAN (*écrivant*).—Ramon...

ON.—Anastasio.

THAN.— Quel joli nom... Anastasio !.. je is m'appeler Anastasio.

RAMON. Mendoze.
JONATHAN.—Mendoze...
RAMON.—Di Santa-Fé.
JONATHAN.— Dj San-café.
RAMON.— Santa-Fé.
JONATHAN.—Sans café...oui...
RAMON.— Y Cardoval, y Rio-C
mente, y Calavero. Voilà tout.
JONATHAN.—Oh ! pas si vite... p
RAMON.— Y Gardoval, y Rio-Gr
mente...
JONATHAN.— Buse... tamente...
RAMON.— Y Calavero.
JONATHAN.— Cadavero...
RAMON. – Cala...
JONATHAN.— Oui, oui... Cadaver
RAMON.— Voilà tout...
JONATHAN (*sur le même ton*). — V
RAMON.— Mais ça n'est pas un r
dire que c'est fini....
JONATHAN.— Ah ! très bien... et...
de n'en avoir pas oublié ? (*Il écrit.*)
ANDRÈS (*à part*).— Brisé, vaincu p
je m'étais endormi... et dans mon so
vu resplendir comme une aurore...
Seigneur descendait vers moi pour m
Oh ! c'était un beau rêve. (*Fernand p
de l'escalier et commence à descendre s
çu des pirates groupés autour de Jonat*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND (*à part*).— Je ne me suis
de chemin !...
ANDRÈS (*à part, voyant Fernand*).— C
l'ange que Dieu m'envoie !

ERNAND (*à part*). — Si j'osais... je suis si petit, e me verra pas. (*Il descend l'escalier et va se ca- derrière le tronc d'arbre auquel est attaché An- .*)

AMON. — Signez maintenant...

DORE. — Quelle heure est-il ?

AMON. — Minuit trois minutes.

DORE (*bas à Jonathan*). — Minuit trois minu- signez sans crainte... nous sommes à samedi.

NATHAN (*bas*). — Et si ma montre avance, mon- Pivoine ? Enfin à la grâce de Dieu ! Don on, voilà votre billet.

DORE (*à Jonathan*). — C'est le moment où un eur doit m'arriver.

NATHAN (*l'œil sur le cèdre.*) Nous allons bien ça...

AMON (*ouvrant le billet*). — J'encaisse... Amis, mencez par Andrès. (*Au moment où un pirate roche d'Andrès, celui-ci, dont les mains ont été s par Fernand, le renverse, saisit une hache et e. — Jonathan saute sur les revolvers qu'on lui pris et ajuste un pirate.*)

NATHAN. — J'ai signé... je paye ! (*Le bandit mort, deux autres se sauvent par l'escarpement. on a pu saisir une carabine, mais Dodore se rou- s ses jambes et le fait tomber; Ramon se lève lance à travers les rochers. Jonathan tire sur*) Maladroit ! je l'ai manqué ! (*Ramon disparaît.*)

SCÈNE VII.

ANDRÈS, JONATHAN, DODORE, FERNAND.

DORE. — Victoire ! victoire ! vive ma somnan- vive le samedi !

ATHAN. — Andrès, je peux donc vous serrer in.

ANDRÈS.—Ce n'est pas moi qui vou (*Fernand se montre.*) C'est lui.

JONATHAN.—Cher enfant, commen pu échapper au bandit qui t'emmenai

FERNAND.—Nous n'étions pas encor une grande lueur a brillé... Pour a que c'était, le méchant m'a quitté, en de l'attendre... et je ne l'ai pas attendu

DODORE.—Mais comment as-tu fait nir ici ?

FERNAND.—Je me suis souvenu du et j'ai retrouvé ma route.

DODORE (*attendri*).—Il s'est souvenu cet !

ANDRÈS.—Partons maintenant, par Où sont vos montures ?

JONATHAN.—Là, au pied de ces roc

ANDRÈS.— Bien, venez ! (*Ils se disp cendre, lorsque des coups de feu parten* Impossible ! Les pirates qui viennent sont embusqués dans cette gorge, et i ment le passage.

JONATHAN (*montrant l'escalier*).— De

ANDRÈS.—Oui, peut-être. (*On ente meurs lointaines.*) Impossible encore... tre bande que les Américains poursu le scélerat que vous avez manqué a camarades, et il les ramène.

JONATHAN.— Vous croyez ?

ANDRÈS.—J'en suis sûr... Les ent gravir les rochers ?

JONATHAN.— Mais alors, nous somme

ANDRÈS.— Pas encore... Il nous reste de leur échapper.

JONATHAN.— Lequel ?

ANDRÈS.— C'est de passer sur l'autre

NATHAN.— Comment ? il n'y a pas de pont.

NDRÈS.— Je vais en faire un. (*Il attaque le du cèdre à grands coups de hache.*) Aidez-moi, Jonathan ! (*A Dodore.*) Vous, faites rouler ces res sur la tête de ceux qui gravissent de ce ... Les autres sont encore loin. (*A Fernand.*) mon enfant, regarde et préviens-nous quand percevras quelque chose. (*Dodore se met aus- à faire rouler des pierres ; Fernand, monté sur alier, regarde au dehors. Pendant ce temps Jona-, qui a pris la hache d'un pirate mort, frappe i à coups redoublés le cèdre, qui penche peu u ; enfin ils le poussent des épaules et sa cime e va s'abattre avec fracas sur l'autre rive. Les eurs se rapprochent.*) Lui, d'abord ! (*Il prend nand dans ses bras et passe lentement et avec pré- tion sur le tronc de l'arbre renversé.*) A vous, ntenant.

ODORE.—Il faut que je passe là-dessus, moi ?...

ONATHAN.— Vite, vite... (*Dodore se risque et uche.*) A vous, monsieur Pivoine.

ODORE.— Si ça vous est égal, je vais passer mme ça. (*Il traverse sur les genoux et sur les ins.*) Oh ! je ne reviendrai plus par ici !... me mieux le Pont-des-Arts...

ONATHAN (*passant à son tour*). – Mais ils vont s suivre.

NDRÈS.—Je les en empêcherai bien. (*Il revient le plateau. Quelques coups de feu au dehors.*) oncez-vous dans la forêt pour éviter les balles ; rchez toujours vers le sud et ne vous arrêtez à la Savane. Moi, je vais fermer la route aux tes. (*Il ressaisit la hache et frappe le tronc du re.*)

ONATHAN.— Malheureux, mais c'est vous per- !

ANDRÈS.—Les voici... Sauvez Fer
tez! partez! (*Jonathan et Dodore s'e
l'enfant. Andrès donne au cèdre les d
de hache qui doivent le détacher entière
s'engloutit au moment où Ramon et les
trent en scène. Combat entre les pirat*

RAMON.—C'est lui... nous le teno

ANDRÈS.—Pas encore! (*Il le poig*
Dieu me protège!

RAMON (*mourant*).—Feu sur lui! (*A
ce dans le torrent au milieu des coups a
on le voit reparaître entraîné dans la c
travers la nappe transparente qui se p
l'abîme.*)

ACTE IV.

*Une terrasse de l'hacienda de Moralès. A dr
lon auquel on arrive par plusieurs marc
coule une rivière séparée de la terrasse p
trade; au delà de la rivière, quelques bu
dure; plus loin encore, un vaste horizon.*

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉRARD, VARGAS. (*Bérard est as*

VARGAS (*appelant, avec précaution*).—
Bérard?

BÉRARD.—C'est toi, Vargas?... App
Qu'y a-t-il?

VARGAS.—Je viens de voir passer Ju
duit par un esclave... Là-bas... dans
... J'ai entendu le cri de ralliement
peurs... puis une fumée blanche, con
d'une amorce brûlée, s'est élevée au-
bois de magnolias. Ce signal nous est
un ami... par Andrès peut-être.

ÉRARD. —Andrès?... Et tu n'as pas couru?

ARGAS. – Je ne pouvais quitter le poste que le re m'avait donné.

ÉRARD.—Pauvre Andrès! Comment luttera-t-il contre les nombreux émissaires de Ribei· Comment pourra-t-il sauver Fernand ?

ARGAS.—Andrès n'a jamais compté ses enne-et les a toujours vaincus. Je pars; rassurez , sénor, si Andrès est là, c'est que vous n'avez à craindre pour Fernand... A bientôt... j'aurai de bonnes nouvelles à vous donner... *enant.)* A propos, le maître m'a ordonné de rendre... (*Il lui remet un album.*)

ÉRARD.—Mon album, à la bonne heure.

ARGAS.—Le maître, qui vient de s'enfermer lui avec Juanez, un de ses démons, vous de l'attendre ici. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

BÉRARD, *seul.*

ÉRARD.—Allons, nos affaires vont mieux. Ah! avaient mal commencé. Quand je me suis ésarmé, sanglé comme un ballot sur une , je n'avais plus qu'une incertitude: serai-je é ou pendu? C'était triste!... Enfin, j'avais urs rêvé des émotions violentes, des dangers nnus, des aventures impossibles... Eh bien, oilà servi à souhait! Ah! que je me retrouve ... une bonne carabine en main... alors je rerai à ces bandits des savanes ce que c'est n enfant de Paris doublé d'un peu d'Afrique. campagne est vraiment admirable... c'est nage qu'on y récolte tant de coquins. (*Il e.)*

SCÈNE III.

BÉRARD, *dessinant ;* RIBEIRO, *suivi*
nant de la gauche.

RIBEIRO (*à Juanez*).—Je suis con
nez. Tu as la récompense promise
avec Ramon et les autres. Avant
là, et dis à la sénora Moralès q
parler. (*Juanez entre dans le pavil*
lant à Bérard.) Que faites-vous do
Bérard ?

BÉRARD.—Je dessine ce pavillo
ter en France un souvenir de la
jeune Fernand Moralès.

RIBEIRO.—Vous croyez donc qu
un jour ?

BÉRARD.—Je ne le crois pas, j'en

RIBEIRO.—Vraiment !

BÉRARD.—Demain, tout à l'heure
véritable propriétaire de l'haciend
lui, et...

RIBEIRO.—Et m'en fera partir,
Mais pour cela, il faudrait représen

BÉDARD.—Le testament de Mora
vez bien qu'on le produira quand il
puisqu'il est dans les mains d'Andr

RIBEIRO.—Il n'y est plus.

BÉRARD (*riant*).—Vous croyez ?

RIBEIRO.—A mon tour, je ne cro
sûr ; ce testament...

BÉRARD.—Eh bien ?

RIBEIRO.—Le voilà.

BÉRARD.—Allons donc !

RIBEIRO.—Vous doutez...Alors,
ter. (*Lisant.*) " Je donne et lègue to

ssède à Fernand Moralès, fils de mon bien-aimé bien regretté fils Fernand. Signé : Grégorio oralès." Oh ! cette écriture est bien celle de mo cle ; ce testament est parfaitement en règle... Mexique comme en France, il serait inattaable... Vous l'avez vu...mais après vous nul le verra. (*Il le brûle à un brasero.*)

BÉRARD.—Infâme !...Si l'on a arraché ce tesment à Andrès...c'est qu'Andrès est mort.

RIBEIRO.—Ne l'avais-je pas condamné ?

BÉRARD.—Fernand, du moins, a pu échapper à haine. Ton messager n'a pas réussi à l'enlever mes amis...ils n'ont pas donné dans le piége... ernand est encore à Mexico.

RIBEIRO.—Fernand a quitté Mexico hier.

BÉRARD.—Mais alors qu'est-il devenu ?

RIBEIRO.—Il a quitté la ville sous la garde, il st vrai, de vos amis, mais sous la conduite de uanez... de Juanez qui avait reçu mes instrucons.

BÉRARD.—Oh ! monsieur, ne vous faites pas un n de ma douleur. Vous n'avez pas pu condamer un pauvre enfant !... un tigre en aurait eu itié. Vous voulez m'effrayer, n'est-ce pas ?

RIBEIRO.—Tenez, monsieur, voyez ce que conent ce papier...

BÉRARD.—Ce papier... (*Il le prend des mains e Ribeiro.*)

RIBEIRO.—Et ne maudissez qu'Andrès... (*Il ort.*)

SCÈNE IV.

BÉRARD, *puis* VARGAS.

BÉRARD. — Qu'a-t-il voulu me dire ? (*Ouvrant papier.*) Ah ! l'anneau de Fernand, l'anneau ortant la même marque que le bracelet de sa

mère. Oh ! plus de doute, Ferna
pouvoir... Il l'a tué...

VARGAS (*entrant*).—Vous êtes se
BÉRARD.—Oh ! tu m'as trompé,
est mort, Fernand est perdu peut-ê
VARGAS.—C'est Ribeiro qu'on tr
existe. Fernand est en sûreté.

BÉRARD.—Andrès ? Fernand ?

VARGAS.—Je les ai vus.

BÉRARD.—Tu les as vus ?

VARGAS.—Tout à l'heure.

BÉRARD.—Oh ! c'est bien vrai, n'e
Tu serais plus cruel que Ribeiro, si
pais...

VARGAS.—Vargas n'a jamais ment

BÉRARD.—Alors, ce signal aperçu
vane...

VARGAS. — C'était Andrès qui l'
Andrès qui n'a échappé à la mort qu
cle. Il a tenté de se rapprocher de l'h
il voulait vous rassurer ; puis il ira v
dans le bois de Santa-Cruz, de l'autre
rivière...à un endroit qu'il m'a dési
vous conduirai cette nuit avec sa mère

BÉRARD.—Vraiment ? Oh ! la pau
bien mérité ce moment de bonheur...

VARGAS. — Laissez-moi m'assurer d
les hommes de Ribeiro ne sont pas de
l'hacienda. (*Au fond.*) Bien, personne
qui veille. (*A Bérard qui veut sorti*
señor, j'ai encore quelque chose à vou

BÉRARD.—Parle, tu es plein de bo
veiles, toi.

VARGAS.—Ecoutez. Fernand a été
Andrès. Il peut encore être riche par v

BÉRARD.—Riche, par moi !... Dieu
grand miracle, alors.

AS. — Don Moralès connaissait bien son
Il savait qu'aucun crime ne lui coûterait
mparer du titre qui le ruinait, et en même
ue le moribond ordonnait devant tous ses
rs qu'un testament fût déposé chez don
, il en cachait un autre.

RD.—Un autre ?... où donc ?

AS.—Ici.

RD.—Ici ?

AS. — Oui !... Andrès s'est souvenu des
es instructions que lui a données le mou-
ais Andrès ne peut pas quitter sa retraite
ndonner Fernand. Ce qu'il devait faire,
ferez.

RD.—Oui, certes, si c'est au pouvoir d'un
e.

AS.—Il s'agit de retrouver quelques lignes
sur une feuille volante, feuille qui a été
par don Moralès entre deux pages d'un
sa bibliothèque.

RD.—Et le titre du livre ?

AS.—Les *Nouvelles de Miguel Cervantès.*

RD.—Mais alors...ce que j'ai à faire est
cile.

AS.—Oh ! non !

RD.—Où est la bibliothèque ?

AS. — Dans la chambre qu'habite Ribeiro.

RD.—Avec une arme, j'entre chez lui, je
et je bouquine à mon aise.

AS.—Ribeiro est trop bien gardé ! Pour
à votre but, mieux vaut employer la ruse
violence... On vient... c'est lui... Il ne
s qu'il nous trouve ensemble. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

BÉRARD, RIBEIRO, TOLOBOS

BÉRARD (*à part*).—Comment m'y
Quel jeu jouer?...

RIBEIRO.—Monsieur Bérard, vous
cet homme...

BÉRARD.—Moi?

RIBEIRO. - Il va vous conduire hors
maines. Je veux bien cette fois vou
sortir vivant; mais croyez-moi, n'y re

BÉRARD (*à part*). — Diable! c'est
veux plus m'en aller.

RIBEIRO.—Allons, remerciez-moi e

BÉRARD.—Je partirai, mais je ne
cierai pas.

RIBEIRO.—Hein?...

BÉRARD.—Certainement, non. Vo
gardé quand j'aurais voulu partir, et
vrez les portes quand je voudrais reste

RIBEIRO. Rester, vous, ici?

BÉRARD.—Mon Dieu, ici, parce que
que je ne sais où aller. Je dois pourtan
à quelque chose. Un homme qui s
adroitement la lancette, la parole et le
ne se jette pas à la porte comme un
Voyons, seigneur Ribeiro, vous m'av
aidez-moi à refaire ma fortune.

RIBEIRO.—Vous, mon ennemi!

BÉRARD.—Votre ennemi!... Oui, j
quand je me croyais du côté du plus f
l'ennemi d'hier peut être l'ami d'aujour

RIBEIRO.—Qui me répondra de vous?

BÉRARD.—Le meilleur, le plus sûr d
garants, mon intérêt.

RO.—C'est vrai...

RD (*à part*).—Suis-je assez gredin ? (*Haut.*) , me renvoyez vous toujours ?

RO.—Non. (*Au serviteur.*) M. Bérard ne as l'hacienda.

RD (*à part*).—Ah !

RO.—Tu disposeras une chambre pour y porteras des liqueurs, du tabac...

RD.—Et des livres...

RO.—Des livres?.... Vous lisez donc,

RD.—Oui, tous les jours... pour m'en-. Il doit y avoir une bibliothèque ici ?

IRO.—Je ne sais. Je n'ai jamais étudié cave de mon oncle ; mais j'ai là dans ma re, quelques bouquins qui me servent à r mes cigares.

RD (*à part*).—Diable !

IRO.—Tolobos apporte des livres à M. Bé-

RD.—*Miguel Cervantès* par exemple.... on auteur favori. Vous devez avoir Miguel tès ?

IRO.—Je n'en sais, ma foi, rien.. Apporte olobos.

RD (*appuyant*).—Oui, tout.. (*Tolobos sort.*)

IRO.—Maintenant que vous avez jeté votre masque d'honnête homme, je suis bien aise us restiez avec moi. Vous m'aiderez à faire re raison à la sénora Moralès, qui ne veut consoler. (*Il va chercher un cigare sur la*

RD (*à part*).—Oh ! comme je l'étrangle- si j'étais sûr de n'être pas dérangé !

BOS (*rentrant*).—Voilà, maître. (*Il apporte assée de livres qu'il met sur la table.*)

Ribeiro.—Parbleu ! vous avez du
Don Quichotte.

Bérard. Je le sais par cœur. J'ai
les *Nouvelles* de Cervantès.

Ribeiro.—Ah ! les voici... (*Bér*
vivement pour saisir le livre.) Mais je
heureusement sous la main, ce volum
ai brûlé la moitié. (*Il déchire une pa*

Berard.—Que faites-vous ?

Ribeiro (*allumant son cigare*).—
Prenez-en un autre. Les livres, ce n
être brûlé... (*Il rit.*) Comme les tes

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JUANEZ.

Juanez.—Maître ?

Ribeiro (*qui tient toujours le livre*).
toi, Juanez. Approche.

Bérard (*à part*).—S'il a brûlé le pa
cherche, le diable est décidément pou
dant que Juanez et Ribeiro parlent, il ét
pied la feuille que Ribeiro a jetée et qu
la ramasse ensuite sans être vu, regarde
été ce que le feu a épargné et fait un
de joie.)

Ribeiro (*à Juanez*).—Qu'as-tu donc
Juanez (*bas*).—Un des hommes que
placés en surveillance autour de l'ha
métis Saréja, vient d'être frappé d'u
couteau. Quand on est venu à lui, q
relevé, il n'a prononcé qu'un mot, u
s'est évanoui.

Ribeiro—Et ce nom ?

Juanez (*plus bas*).—C'est celui d'And

Ribeiro—Andrès ! Où est cet homm

ANEZ.—On l'a transporté là, au pied de la
sse.

BEIRO.—Je veux le voir, l'interroger. Viens.
éloigne en tenant le livre à la main.)

RARD (*à part*). - Il emporte le volume!

BEIRO.—Oh! malheur à qui se jouerait de
(*Il jette à terre avec violence le volume qu'il
t et sort avec Juanez.)*

SCÈNE VII.

RARD (*seul*). —Je suis seul et maître enfin du
eux volume. (*Il le ramasse.*) Je n'ai qu'une
ute à moi, peut-être... Oh! pour chacune
pages que Ribeiro déchirait machinalement
à l'heure, j'aurais donné, je crois, le sang
es veines. J'ai beau feuilleter ce livre, je ne
rien, rien! La chance sera-t-elle donc tou-
s pour cette homme, et jamais pour nous?
une page plus épaisse que les autres... C'est
nge... voilà que je n'ose plus m'assurer...
ge est double! Ah! voilà ce que je cherchais.
oui, c'est cela, c'est bien cela!...Ribeiro!...
*ache le papier dans sa poche et feint de lire at-
vement.)*

SCÈNE VIII

BÉRARD, RIBEIRO, *puis* VARGAS.

IBEIRO (*s'arrêtant au fond*).—Encore Andrès!
Ramon l'aura donc laissé échapper! Ce Bé-
le savait peut-être... et c'est pour servir
que nouveau projet qu'il a voulu rester ici.
e trompait donc cet homme... Oh! je le sau-
Ni menaces, ni tortures ne lui arracheraient
secret, et cependant il me le dira. (*Vargas
e avec deu flacons et deux verres sur un pla-
.)*

Ribeiro (*bas à Vargas*).—Tu as fait c
t'ai dit?

Vargas.—Oui, maître.

Ribeiro.—Bien. (*Vargas veut placer l*
sur la table, mais les livres le gênent.)

Vargas.—Pardon, sénor Français.

Bérard.—Des rafraîchissements! Ils a
merveille. J'ai une soif...

Vargas (*s'approchant tout près de Bé*
Aidez-moi, je vous prie.

Bérard.—A faire de la place? volontie
à Vargas.) Il y a du nouveau?

Vargas. Oui.

Bérard.—Un danger?

Vargas. Oui.

Bérard.—Pour Andrès?

Vargas.—Pour vous. Ne buvez que de
queur que je place à votre droite.

Ribeiro (*se rapprochant*).—Laisse-nous,
gas; et que personne, entends-tu, person
vienne ici maintenant.

Vargas.—Personne ne viendra. (*A part.*
moi quand il sera temps. (*Il sort en faisa*
dernier signe à Bérard.)

SCÈNE IX.

RIBEIRO, BÉRARD.

Bérard (*à part*). Le scélérat voulait m'en
sonner! Il est bon d'avoir des amis partout.

Ribeiro.—Voyons, voyons, laissez là votre
Bérard, causons et buvons. (*S'asseyant.*) J'es
qu'à présent on ne nous dérangera plus.
devez être un joyeux convive. Buvez-vous se

Bérard (*à part*).—Nous y voilà. (*Haut.*) M
oui...assez. (*Il veut verser à Ribeiro.*)

RIBEIRO (*l'arrêtant*).—Vous avez votre flacon, j'ai le mien... C'est l'usage au Mexique...

BÉRARD (*à part*).—Le flacon de droite... Pourvu que Vargas ne se soit pas trompé. (*Ils boivent.*)

RIBEIRO.—Allons, une seconde rasade!...

BÉRARD.—Un moment! vos liqueurs du Mexique sont infernales... J'ai déjà la gorge en feu.

RIBEIRO.—Il faut vous habituer à me tenir tête, nous passerons des nuits entières à boire... Encore un verre?

BÉRARD.—Merci! De la gorge, le feu monterait au cerveau!

RIBEIRO (*à part*).—C'est ce que je veux. (*Haut.*) Allons... à votre fortune.

BÉRARD.—Quelle diablesse de liqueur est-ce là?

RIBEIRO.—Videz votre verre et je vous le dirai, mon cher Bérard... (*A part.*) Sa tête se trouble.

BÉRARD (*à part*).—Il me semble qu'il pâlit. (*Haut.*) Je crois que vous avez raison, on s'y fait [illegible]. Vous dites donc que cette liqueur...

RIBEIRO.—Ne se fabrique que dans l'île de Java [illegible]. où l'on garde précieusement le secret de sa composition... Oh! c'est une admirable découverte. (*Il se verse à boire.*)

BÉRARD.—Sa main tremble...

RIBEIRO (*continuant après avoir bu*).—Elle n'a aucune saveur, aucun parfum qui la révèle... Les Javanais sont braves et résistent imperturbablement aux plus atroces douleurs: On déchire, on brûle leurs chairs sans pouvoir leur arracher le secret qu'il veulent garder... mais quand ils ont bu de cette liqueur, l'aveu qu'ils refusaient à la torture leur échappe dans un éclat de rire... C'est d'abord la folie... le vertige...

BÉRARD (*se levant*).—Et vous m'avez fait boire cela?

Ribeiro.—Puis après, c'est l'anéanti
On veut lever le bras, ce bras retomb
la paralysie l'avait frappé ; on veut pa
gue s'embarrasse ; on veut crier, la v
et c'est alors que... que...

Bérard.—Quel regard !

Ribeiro (*jetant un éclat de rire*).–
ah ! Au diable !... mon verre est vide
boire... boire encore... boire toujo
boit.) Ah ! ah ! ah !... cet imbécile de
s'est fait tuer par Andrès... par An
n'ont pas pendu, les malheureux !... p
qui rôde autour de l'habitation !...Ah !

Bérard.—Voilà la folie... le vertige

Ribeiro.—Ah ! Andrès... Fernand
vois tous les deux... le vieux Moralè
brasse...Il veut leur donner le testame
ruine... mais ce testament je l'ai b
voilà...le voilà. (*Il tombe pesamment sur*

Bérard.—Le vieux Moralès avait tout
Tu as brûlé le premier testament, tu ne
pas celui-là...Ecoute et regarde, mis
qui t'es pris à ton propre piège... "Je
lègue à Fernand Moralès, fils de mon
et bien regretté fils Fernand, tout ce qu
sède... Signé : Grégorio Moralès." (*Ri
se lever et retombe anéanti.*) Oh ! te voilà
où tu voulais me mettre...car tu l'as d
ro, le bras qu'on lève retombe inerte e
frappé de paralysie... (*Ribeiro essaie d*
On veut parler, la langue s'embarrasse..
s'éteint !.... Ce testament était caché
livre... dans ce livre que tu as tenu
mains... Ce testament, je vais avec
porter à Andrès et à Fernand, qui l'atten

Tableau.

ACTE V.

isière d'une forêt. A droite aux deux premiers plans, ourrés d'arbres et de lianes dans l'un desquels on a uspendu un zarapé formant une sorte de hamac. Au roisième plan, route ouverte, conduisant dans l'intérieur de la forêt. A gauche, à travers une éclaircie, n aperçoit une rivière. Au lever du rideau, Fernand st endormi dans le hamac qu'Andrès balance en fumant son cigarito et en écoutant Vargas appuyé devant lui sur sa carabine.

SCÈNE PREMIÈRE.

VARGAS, FERNAND, ANDRÈS.

NDRÈS.—Continue, ami, continue.

ARGAS.—Alors Ribeiro, pris à son propre e, n'a pu s'opposer à la fuite du Français et a sénora Moralès, qui, sous ma conduite, se facilement échappés de l'hacienda.

NDRÈS.—Dieu soit loué! Et pourquoi ne les pas amenés jusqu'ici?

ARGAS.—La pauvre mère s'était mise en route grand courage et grande espérance; il lui blait que pour revoir son fils elle pourrait r au bout du monde; mais épuisée par tant de ues, brisée par tant de secousses, elle avait compté sur ses forces, et elle a été contrainte rendre quelques instants de repos. J'ai laissé d'elle le Français Paul Bérard, bien armé, e suis venu t'apprendre ce qui s'est passé à cienda depuis notre dernière rencontre.

NDRÈS.—Où sont-ils?

ARGAS.—Dans un massif de palétuviers où il

serait presque impossible de les déc
cachette, que j'ai choisie moi-même,
rivière, et c'est par la rivière, tu me l
doivent arriver leurs défenseurs.

ANDRÈS.—Oui. Les deux étrangers
pagnaient l'enfant m'ont quitté pour
rencontre des matelots américains. U
leur protection, Fernand n'aura plus r
dre. Ralliés par sir Jonathan, ils di
embarcation de ce côté en longeant l
ils ne peuvent manquer de recueill
faisant, Hélène Moralès et Paul Bérar

VARGAS.—A merveille! En supposa
beiro ait été secouru et se soit mis e
s'éloignera du but qu'il veut atteindre,
pas qu'il fera dans la savane le sépa
proie.

ANDRÈS.—Comment?

VARGAS.—Grâce aux fausses pistes l
moi, le terrain que nous avons parcou
venu un véritable labyrinthe.

ANDRÈS.—Bien.

VARGAS.—Vois donc...l'enfant s'est

FERNAND. — Andrès! (*Il regarde V
une sorte de crainte.*)

ANDRÈS.—Ne crains rien, cher enfa
est notre ami, il vient t'apporter des no
ta mère.

FERNAND.—De maman?

VARGAS.—Oui, mon enfant... elle
arriver... vous allez l'embrasser tout

FERNAND.—Tout à l'heure... mama
que je suis content...tiens, voilà une
pour elle! (*Il avance la main pour c
touffe de fleurs, Andrès s'élance vers lui
arrache.*)

...DRÈS.—Malheureux enfant !

...RNAND.—Qu'est-ce que tu fais donc !

...DRÈS.—Souviens-toi bien de ce que je vais ...e et garde-toi de jamais toucher à ces fleurs, ... te sera facile de reconnaître. Celui qui les ...re quelques secondes seulement tombe dans ... torpeur semblable à la mort ; en les respi- ... une minute, on mourrait foudroyé !

...RGAS.—C'est vrai, sénor.

...DRÈS.—Souviens-toi ! (*Il jette les fleurs loin ...i.*)

...RNAND.—Oh ! comme c'est dommage ! Elles ... si belles, ces fleurs !

...DRÈS.—Tiens, en voilà d'autres qui sont plus ...s encore. (*Il en couvre le hamac.*)

...RNAND.—Merci ! (*Il se met à jouer avec.*)

...RGAS (*prêtant l'oreille*). — Ecoute... de ce ... (*Il se couche contre terre pour entendre.*)

...DRÈS.—Un bruit de pas...

...RGAS. Oui.

...DRÈS.—Encore très éloigné...

...RGAS. Tes amis, peut-être ?

...DRÈS.—Non... il y a des chevaux... écoute ...

...RGAS.—Tu as raison.

...DRÈS.—Ribeiro a trouvé la piste !

...RGAS.—Ne t'alarme pas, Andrès, je sais le ...en de le détourner encore, dussé-je payer de ...vie le piège que je vais lui tendre. (*Il s'éloigne ...dement.*)

SCÈNE II.

...AND *toujours couché*, ANDRÈS *tournant le dos au hamac et regardant la rivière.*

...DRÈS (*à part*).—D'ici je pourrai apercevoir ...barcation et faire signe à Jonathan de se

hâter ; mais, rien encore, rien ! (*Pend* *nand effeuille les fleurs, des branches* *d'un des arbres auquel est suspendu* *voit se dérouler lentement les anneaux* *taché de rouge et de noir : le reptile se* *lieu du feuillage et se rapproche peu à* *nand ; il l'aperçoit lorsqu'il est tout pr*

FERNAND (*avec effroi*).—Ah ! Andrè

ANDRÈS.—Dieu tout-puissant !... *carabine à l'épaule.*) Baisse la tête, n baisse la tête !.... (*Fernand obéit, le c* *le serpent frappé disparaît un mom* *l'arbre, puis il tombe de branche en bra* *terre. Andrès court à l'enfant qu'il en* *hamac, il l'examine avec anxiété.*) B être... par le serpent... et par la ba

FERNAND.—Je n'ai rien, je n'ai rien.

ANDRÈS.—Non.... non.... Ah ! mon Dieu !... (*Il tombe à genoux les m* *Fernand se jette à son cou.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, VARGAS.

VARGAS.—Tout est perdu, Andrès ! de la carabine a dirigé de ce côté Rib cavaliers.

ANDRÈS (*emportant Fernand*).—Rib fuyons.

VARGAS.—Impossible de fuir... nou cernés de toutes parts....

ANDRÈS.—Cernés ?...

VARGAS.—Oui, nous donnerions in notre vie pour sauver celle de l'enfant... que mort maintenant qu'il sortira des vautour.

RÈS.—Mort, dis-tu?...

GAS.—Oui, ils approchent...

RÈS.—Vargas! Ribeiro ne tuera pas Fer-!...

RGAS.—Que veux-tu faire? (*Andrès ramasse urs qu'il avait arrachées à l'enfant.*)

DRÈS.—En respirant le parfum de ces fleurs, nd dormira d'un sommeil profond qui est e de la mort, d'un sommeil qui doit trom-a haine de Ribeiro, qui trompera même ur de sa mère.

RGAS.—Ah! c'est Dieu qui t'inspire peut-..

DRÈS (*prenant Fernand sur ses genoux*) —Fer-, je t'aime comme si tu étais mon enfant, tu is bien, n'est-ce pas? Ecoute-moi donc... ouveau danger te menace, le plus grand, le terrible de tous, et, pour y échapper, il faut tu respires ces fleurs... (*Il lui présente les , Fernand les repousse.*)

RNAND.—Mais tu m'as dit qu'elles faisaient rir.

DRÈS.—Il le faut, si tu veux revoir ta mère...

RNAND.—Maman!... Donne. (*Il se penche courage vers les fleurs qu'Andrès tient dans sa tremblante.*)

RGAS.—Hâte-toi!... plus près donc... plus encore...

DRÈS.—Ah! si j'allais le tuer!

RNAND.—Dieu ne voudra pas que tu me s du mal... et puis... elle sent bon, cette ... bien bon... Andrès... maman... (*Sa retombe sur l'épaule d'Andrès.*)

DRÈS.—Déjà!.... Comme il est pâle!.... me il est froid!... Oh! oui, si ce n'est pas mort, c'en est bien l'effrayante image.....

(*Tirant son poignard.*) Allons... un
rage encore... (*Il le pique au bras.*)

VARGAS.—Dort-il ?

ANDRÈS.—Oui... il n'a pas mêm
pointe du poignard...

VARGAS.—Pourquoi cette piqûre ?

ANDRÈS —C'est le serpent qui l'aura
C'est le serpent qui l'aura tué !... (*Il r
nand dans le hamac.*) Et maintenant
importe que Ribeiro te croie toujours u
dévoué, c'est toi qui vas me livrer à lui

VARGAS.—Te livrer, moi ?

ANDRÈS.—Et ne suis-je pas perdu !..

VARGAS.—Mais il te tuera !

ANDRÈS.—Oui.... mais tu vivras,
demanderas à rendre à Fernand les de
voirs et tu le conduiras à sa mère... Obéis
obéis... Ah ! pas de regret, pas d'hési
fais ce que je te dis... et d'abord mets l
ma carabine que tu m'auras enlevée
prise... tiens-moi sous le feu de la tien
appelle, appelle... mais appelle donc !

VARGAS.—Par ici, maître, par ici !...
est pris ! Venez... venez tous ! (*Ribeir
avec la bande des pirates.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RIBEIRO, PIRATES, TOLO

VARGAS.—Maître, c'est moi qui vous li
drès.

RIBEIRO.—Toi? Mais je ne t'ai pas ape
puis ma sortie de l'hacienda... Comn
trouves-tu seul ici ?

VARGAS.—De tous les batteurs d'estrade,

ns rapproché de la forêt... Je suis accouru
uit de sa carabine... et je l'ai surpris, dé-
é.

IEIRO.—Et... il ne s'est pas défendu?

RGAS.—Non, maître.

DRÈS.—Je n'avais plus que ma vie à disputer
ne tiens plus à vivre puisque je n'ai pas su
er l'enfant que j'avais promis de rendre à sa
!

IBEIRO.—Où est cet enfant?... Je le veux!

NDRÈS (*montrant le hamac*).—Le voilà, regarde,
rreau! Le serpent a fait ton œuvre! (*Un si-
. Ribeiro examine avec attention Fernand, le
ent, la piqûre.*)

IBEIRO.—Enfin!

NDRÈS.—Tu triomphes, misérable!

IBEIRO.—Après l'enfant, il me faut la mère...
e faut surtout le Français maudit qui s'est
de moi avec tant d'insolence!

NDRÈS.—Ils sont à l'abri de tes coups!

IBEIRO.—Mensonge! Juanez est sur leurs
es... (*Coups de feu du dehors.*) Tiens... ils
découverts... ils sont à moi...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JUANEZ, *accourant.*

UANEZ.—Maître!... maître!...

IBEIRO.—Que s'est-il donc passé?

UANEZ.—Les Américains étaient arrivés avant
s auprès d'Hélène Moralès, et ils nous ont ac-
illis par une fusillade de tous les diables; mes
pagnons se sont dispersés dans le bois, et moi
cours vous avertir que l'ennemi paraît se diri-
de ce côté...

RIBEIRO.—Nous sommes en force!
JUANEZ.—Non, maître, il faut fuir..
RIBEIRO.—Fuir... devant ces Améri
JUANEZ.—Il le faut... nous serions é
RIBEIRO.—Ah! je jure Dieu que du m
prendrons une terrible revanche au
même! Ecoutez, camarades... en con
bord de la frégate Hélène et ces vagabo
rope qui l'accompagnent, les Américai
forcés de longer les Roches-Noires...(*Mo*
les Roches-Noires, qui nous servent à
citadelle et d'arsenal! Leur embarcation
sera si près, qu'une décharge bien diri
nous ne laissera pas vivant un seul de no
mis.

ANDRÈS (*à part*).—Démon!...

RIBEIRO.—Il existe un autre passage, je
celui des *Rapides*, mais un seul homme o
engager un canot et pourrait l'en faire so
Cet homme, c'est toi, Andrès; mais tu ne
ras plus personne. (*A Juanez.*) Qu'on am
le cheval le plus fougueux, le plus indom
de la savane... nous allons le faire dres
mulâtre. (*Cris de joie des pirates.*)

JUANEZ (*sortant*).—Bien, maître.

ANDRÈS (*à part*).—Mon Dieu! protégez
que je ne peux plus défendre!

RIBEIRO (*à Andrès*).—Tu le connais ce j
la savane?... C'est un supplice horrible!
chaque bond du cheval, les lanières, resse
par la secousse, entrent plus avant dans la c
les membres se brisent, les muscles éclatent,
on vit toujours!... La pensée s'abîme dans
lire; on agonise, mais on vit toujours!...
infernal, n'est-ce pas?

ANDRÈS.—Andrès te méprise... Andrè
brave!...

BEIRO.—Entraînez-le!... (*Quatre pirates s'em- nt d'Andrès.*)

US.—A mort, Andrès!... à mort! (*Les pi- l'entraînent.*)

BEIRO.—Pour gagner notre embuscade, il ra nous séparer. Prenons tous des sentiers rents, afin de tromper ces chercheurs de s. Je vais, avec Juanez, remonter vers l'ha- da. De la pointe de Miramon, je dominerai urs de la rivière... De là, je pourrai même ndre les cris de désespoir d'Hélène, quand retrouvera ici le cadavre de son enfant. (*A ez qui rentre.*) Allons, est-ce prêt?

JANEZ.—Oui, maître!... (*On entend le galop cheval.*)

IBEIRO.—Bon voyage, mulâtre!

OUS.—Bon voyage!

ARGAS (*à part*).—Vargas se souvient! (*Il sort ourant du même côté que le cheval.*)

UANEZ.—Maître! voici l'ennemi!...

IBEIRO (*baissant la voix*).—Séparons-nous... t aux Roches-Noires que nous nous retrouve- s.

TOUS (*de même*).— Aux Roches-Noires! (*Ils ignent tous de différents côtés.*)

SCÈNE VI.

RARD, JONATHAN, DODORE, UN OFFICIER, FERNAND, *couché*, MATELOTS AMÉRICAINS.

BÉRARD (*à Jonathan*).—Venez, venez.

JONATHAN.—Oui, oui, je me reconnais... c'est s ces arbres que j'ai laissé Andrès et l'enfant. nez, nous l'avons couché dans ce hamac.

Bérard.—Il y est encore!... (*Cou*
mac.) Fernand!... Fernand!... (*Il*
fant et jette un cri.) Ah! froid! inanim
Tous.—Mort!
Bérard.—Mort!... (*Il enlève Fern*
mac et vient le poser sur un banc de ve
mais non, non, c'est impossible... F
c'est moi... entends-tu?... Paul Bé
ami!... Rouvre les yeux!... Pa
Rien... rien!... (*On entend un cou*
dans le lointain.)
L'officier.—Sir Jonathan, messie
suis profondément touché du malhe
frappe, et je regrette bien vivement
signe rigoureuse me force de troubler
tion... (*Nouveau coup de canon.*) M
marin, je dois obéir au signal qui m
bord de la frégate.
Bérard.—Et... le corps de l'enfan
L'officier.—Les règlements ne per
de le conserver à bord. Dans quelque
aurait le golfe pour tombeau.
Jonathan.—C'est vrai.
L'officier.—Je vais donner des o
qu'on puisse lui rendre ici les derniers
Bérard.— Soit!... Ici, du moins, l'
une sépulture chrétienne, arrosée par
consacrée par nos prières,... et une
saintement plantée sur sa tombe...
dire Hélène Moralès en nous voya
sans son enfant?... Pauvre mère! (
tout-puissant la protège et lui donne l
courage nécessaires pour supporter
malheur! (*Les matelots, qui étaient sor*
en scène, l'un d'eux tient une croix g
taillée, les autres s'avancent comme p

nd, Bérard les arrête.) Non ! non !... atten... attendez !... Peut-être n'est-il pas mort.

FFICIER (*à Bérard*).—Monsieur...

ARD (*le repoussant*).—Vous êtes soldat, et ne songez qu'à votre devoir ; je suis médeoi, je fais le mien, monsieur, je fais le (*Examinant Fernand.*) Tout glacé qu'est fant, je doute, oui, je doute... (*Il approche res du visage de l'enfant et jette un cri étouffé.*)

ATHAN.—Qu'y a-t-il?

RARD.—J'ai cru sentir un tressaillement.

NATHAN.—Vraiment?

RARD.—Oh ! taisez-vous ! si je me trom... Ah ! priez, priez tous... Ah ! cette fois, est plus une illusion ; non, j'ai senti un e sur mes lèvres... un battement sous ma ... Oui, cette bouche respire, ce cœur bat ! Dieu a eu pitié de sa mère ! Dieu a fait un cle !... (*Il le soulève un peu.*) Tenez, ses yeux uvrent... ses mains se tendent vers nous...

ERNAND.—Fernand !... je dormais, mais d'un meil qui me faisait mal.... je t'entendais peler et je ne pouvais pas te répondre... *p de canon.*)

OFFICIER.—Il faut partir.

ÉRARD.—Oh ! nous sommes prêts, à présent.

NATHAN.—Embarquons.

DORE.—Je voudrais me voir loin d'ici, moi.

OFFICIER.—Nous allons reprendre les quel hommes que j'avais chargés d'explorer la e île de Bentham ; puis nous regagnerons la ate.

ÉRARD.—Pour toucher à cette île de Bentham, evez-vous pas remonter la rivière?

OFFICIER.—L'espace d'un mille environ.

BÉRARD.—Puis vous repasserez en
bois?

L'OFFICIER.—Oui.

BÉRARD.—Eh bien, capitaine, un der
vice : allez sans moi à l'île de Bentham,
reprendrez en passant.

JONATHAN.—Pourquoi voulez-vous re

BÉRARD.—Andrès n'est pas encore av
et vous me demandez pourquoi je veu
encore?

JONATHAN.—C'est juste.

BÉRARD.—Je veux savoir s'il est vivant c

L'OFFICIER.—Je ferai ce que vous désire
soyez prêt quand nous redescendrons la

FERNAND. Et amène avec toi notre a
drès.

BÉRARD.—Oui, cher enfant!

DODORE.—Si je restais, je te gênerais,
pas? Partons, partons. (*A part.*) Décid
j'aime mieux le bois de Boulogne. (*Tous*
excepté Jonathan.)

SCÈNE VII.

BÉRARD, JONATHAN.

BÉRARD.—Voyons... Orientons-nous un
(*Apercevant Jonathan.*) Hein? vous reste
Jonathan?

JONATHAN.—Oh! oui, je veux savoir au
qu'est devenu ce brave garçon qui m'a emp
d'être pendu... et vous ne le retrouverie
sans moi... vous n'avez pas comme nous
Américains, l'habitude de reconnaître, de s
une piste... Eh! voyez-vous, là, sur cette b
des gouttes de sang.

ÉRARD.—De sang ?...

ONATHAN.—Venez, venez... (*Ils disparaissent* *un fourré.*)

SCÈNE VIII.

IBEIRO, JUANEZ, *puis* BÉRARD *et* JONATHAN.

IBEIRO (*venant du côté opposé avec Juanez*).—drès avait menti... l'enfant m'échappe en-e... mais je n'ai pas reconnu sur le canot ce ard que je voudrais tenir en mon pouvoir nme j'y ai tenu Andrès... Qu'as-tu donc?

UANEZ.—Il y a quelqu'un dans ce fourré.

IBEIRO.—Quelqu'un ?

UANEZ.—Je vois deux hommes...l'Américain e Français.

IBEIRO.—Le Français ? (*Ils se mettent à l'écart armant leurs fusils.*)

ONATHAN (*sortant du fourré avec Bérard*).—Im-sible de se reconnaître entre ces mille pistes se croisent...

BÉRARD (*apercevant Ribeiro qui le couche en e*).—Ribeiro ! (*Il fait un pas en arrière et arme carabine.*)

ONATHAN (*armant aussi sa carabine et faisant uler Bérard*).—Un moment...On ne nous tue comme ça, nous autres... Ah ! je ferai donc naissance avec ce vilain monsieur !...Bérard, dez votre arbre, j'ai le mien... (*Apercevant nez.*) Si monsieur voulait...là-bas, nous pour-ns faire une petite partie à quatre, un véritable l à l'américaine fashion ?...

BÉRARD.—Allons donc ! on ne se bat pas com-ça en France...Nous ne sommes pas à l'affût.

JONATHAN. — Autre pays...autres mœurs...

En France, on se découvre pour se battr
fait tuer... Ici, on se met à couvert et o
Faites comme moi, Bérard, ou vous ête

BÉRARD.—Va donc pour le duel à
caine...A nous deux, Ribeiro !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANDRÈS.

ANDRÈS.—Que nul ne touche à cet ho
il est à moi.

TOUS.—Andrès !

ANDRÈS (*à Ribeiro*).—Oui, Andrès que
a délivré après avoir tué le cheval qui
tait...Andrès qui connait un autre pas
celui des Roches-Noires.

RIBEIRO.—Tu ne l'indiqueras pas. (*Il
sur Andrès et le manque.*)

ANDRÈS.—La colère vise mal, et tu n'a
pas su m'assassiner. (*A Bérard.*) Fernand

BÉRARD.—Dans les bras de sa mère.

ANDRÈS.—Tout est bien, alors... (*A Jo*
Prêtez-moi votre carabine, monsieur, je v
mets d'en faire bon usage.

BÉRARD.—Je ne vous promets pas, ch
d'être aussi adroit que vous à tirer la bêt
mais je ferai de mon mieux...

RIBEIRO.—Juanez, à toi le Français..
Andrès.

JONATHAN.—Quel malheur de n'avoir p
pour faire un petit pari, j'aurais gagé mil
tres pour M. Andrès. (*Le duel commence,
adversaire a deux coups à tirer. Les com
changent de place, mais en se tenant toujour
vert derrière un arbre, un buisson ou une
Bérard tire le premier sur Juanez qui évite l*

ONATHAN.—Vous tirez trop vite, Bérard. (*Jua tire et sa balle emporte le chapeau de Bérard.*)

ÉRARD.—Diable ! il tire comme un chasseur Vincennes, celui-là. (*Ribeiro tire sur Andrès.*)

ONATHAN (*à Andrès*). — Vous êtes touché ?...

NDRÈS.—Non.

ONATHAN.—Tirez donc !

NDRÈS.—Pas encore.

ÉRARD (*tirant sur Juanez*).—A toi, mon gail-. (*Juanez tombe.*) Il est tombé.

ONATHAN.—Il n'est pas mort, ne vous décou- pas ! (*Bérard fait un mouvement en avant, nez qui avait feint d'être blessé l'ajuste. Feu. ard est blessé et tombe sur un genou. Juanez elève.*)

UANEZ (*riant*).—Ah ! ah !

IBEIRO (*se découvrant*). — Achève-le, Juanez. *anez se découvre.*)

NDRÈS.—Enfin ! (*Il tire sur Juanez le premier et le renverse. Il tire le second sur Ribeiro tombe frappé au front.*)

ONATHAN. — Beau coup double... Oh ! bien ché... au front, entre les deux yeux...

NDRÈS.—C'est toujours ainsi que je tue les es...(*A Bérard.*) Vous êtes blessé ?...

ÉRARD.—Oh ! rien...une égratignure...

SCÈNE X.

MÊMES, FERNAND, DODORE, L'OFFICIER, MATELOTS

arrivent par le canot ; l'officier débarque, Dodore le suit, tenant Fernand dans ses bras. Les matelots restent à bord.)

ERNAND (*appelant*).—Andrès !... Andrès !...

NDRÈS.—Fernand !... (*Fernand court à lui, il*

le prend dans ses bras.) Oh ! je suis
nant de le conduire sans péril à bor
gate, et de le remettre entre les main
vre mère, tant éprouvée.—Dieu, qu
en aide pour le châtiment, me vien
aide pour achever mon œuvre !...

TABLEAU ! ! !

NOTA.— *Au 2e Acte, dans les théâtres qu
pas de mise en scène voulue, on peut simplifi
l'arbre renversé en plaçant cet arbre d'un côt
en le faisant tomber dans la coulisse, lorsqu'
Il n'y a besoin alors ni de rochers apparents n
Toute la scène peut se passer sur le niveau
théâtre.*

FIN.

---

e suis sûr m
à bord de la
s mains de sa
u, qui m'est
e viendra au
l...

res qui ne po
simplifier la sc
un côté du thé
lorsqu'il est n
rents ni de to
niveau ordinai

